88

Catherine de Courlande

478

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

# CATHERINE,

# DE COURLANDE,

## MÉLODRAME

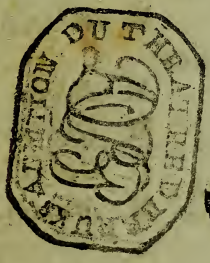
EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

PAR M. CH.-PAUL DEKOCK;

Musique de MM. QUAISAIN et LANUSSE;

Ballet de M. MILLOT;

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 1er. Septembre 1814.




3450
B

VILLE DE BRUXELLES - VAD BRU
Archives - Archief

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, nº. 4.

1814.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| CATHERINE DE COURLANDE, grande Duchesse de Lithuanie. | Mlle. *Lévesque* |
| LÉOPOLD, son fils aîné, grand Duc de Lithuanie. | M. *Fresnoy.* |
| ERNEST, second fils de Catherine, Chevalier Teuton. | M. *Grévin.* |
| PONIOSKI, premier ministre de Léopold. | M. *Defresne.* |
| MARLESKOFF, prince des Moldaves. | M. *Villeneuve.* |
| ELISA, suivante de Catherine. | Mad. *Thiery.* |
| HUBERT, géolier des prisonniers du château de la forêt. | M. *Sallé.* |
| ZE KI, concierge du château. | M. *Stokleit.* |
| NORBERG, confident de Pomoski | M. *Adam.* |
| PIERRE, transfuge de l'armée de Léopold. | M. *Boisselot.* |
| TORNIOUSKO, commandant des Moldaves. | M. *Klein.* |
| HERMANN, écuyer d'Ernest. | M. *Debray.* |
| Un Officier de Léopold. | M. *Bathélemy.* |
| Un Officier moldave. | M. *Martin.* |
| Lithuaniens. | |
| Moldaves. | |
| Villageois. | |

---

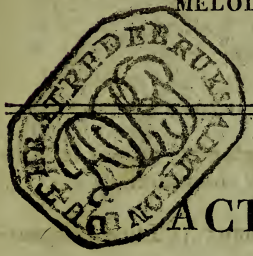
*La scène se passe en Lithuanie, près des frontières de la Courlande, dans le* 16^e^. *siècle.*

*Le premier acte, dans le château de la forêt; le second, dans la forêt, aux environs du château; le troisième, dans le camp des Moldaves, sur les bords de la Dwina.*

# CATHERINE,

# DE COURLANDE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.



## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente l'intérieur des cours du château; le fond est occupé par les remparts. A gauche plusieurs tours; sur le devant de la scène une petite porte; en face un bosquet, un banc.*

### SCENE PREMIERE.

*Hubert entre en scène, tenant un panier couvert à la main, et regardant avec précaution, s'il n'est ni suivi, ni observé.*

HUBERT.

Personne!.. le moment est favorable pour faire jouir d'un air plus pur les infortunés confiées à mes soins, et concerter avec elles nos moyens d'évasion. (*Il approche.*) Pauvre femme! quel crime avez-vous donc commis pour mériter un pareil châtiment? ou plutôt par quelles vertus avez-vous encouru la haine du barbare Ponioski, gouverneur de ce château.... Non, vous n'êtes point coupables, j'en suis sûr, les criminels n'ont point cette résignation qui vous fait supporter vos maux sans murmures... Eh bien, je vous sauverai, malheureuses victimes de la haine et de la vengeance; Hubert n'a point un cœur inaccessible à la pitié, c'est pour veiller sur des prisonniers d'état et non pour tyranniser un sexe faible et sans défense que je suis entré dans ce château, et dussé-je périr dans cette glorie use entreprise, demain, je le jure, vous ne gémirez plus dans cette affreuse prison. (*Il ouvre la petite porte qui conduit à un escalier souterrain, il descend une marche et appelle à demi-voix.*) Venez, sortez sans crainte, c'est Hubert qui vous appelle.

## SCENE II.

### HUBERT, CATHERINE, ELISA.

*( Catherine et Elisa sortent des souterrains, leur premier mouvement est de remercier Hubert.*

CATHERINE.

Homme généreux, que de reconnaissance !...

ELISA.

Ce bon M. Hubert, il nous plaint, lui.

HUBERT.

Vous ne me devez nul remercîment, mesdames; je suis le penchant de mon cœur en cherchant à soulager vos maux.

CATHERINE.

Mais ne vous exposez-vous point vous-même ?... Et ne craignez-vous pas?...

HUBERT.

Soyez sans inquiétude !... Zelki le concierge du château, est absent pour quelques instans, aucune sentinelle ne peut d'ici nous apercevoir, nous pouvons parler librement. C'est pour concerter les moyens de vous sauver, que je me suis rendu près de vous.

CATHERINE *avec étonnement.*

Nous sauver, dites-vous !... Quoi, vous pourriez...

HUBERT.

J'en ai les moyens, cette nuit même il faut les mettre à exécution.

CATHERINE.

Eh ! quel intérêt si grand vous porte à tout braver pour des infortunées qui vous sont inconnues ?

HUBERT.

La certitude que vous êtes innocentes.

ÉLISA.

Oh ! n'en doutez pas ! madame la duchesse n'a point commis le crime dont elle est accusée, son fils et Ponioski sont les plus injustes des hommes !

HUBERT *avec surprise.*

Madame la duchesse, dites-vous ?... Madame n'est donc point la veuve d'un colonel polonais ?

CATHERINE.

Non, mon ami, vous voyez devant vous la malheureuse Catherine de Courlande, la mère du souverain qui gouverne aujourd'hui toute la Lithuanie.

HUBERT.

Quel affreux mystère !... Partout on croit à votre mort, j'ai vû la cour porter votre deuil... (*Mettant un genou en terre.*) Ah ! Madame !... souffrez que je sois le premier à vous offrir l'hommage de mon respect.

CATHERINE *lui tendant la main.*

Relevez-vous, Hubert. Les hommages ne sont plus faits pour l'infortunée Catherine : écoutez-moi, votre dévouement à me servir mérite toute ma confiance. Vous allez apprendre par quelle horrible perfidie, par quelle trame abominable je fus accusée d'un crime affreux, et traînée ensuite dans le fond d'une prison. Fille de Frédéric IV, le sort qui m'appelait au rang suprême, me fit devenir l'épouse d'Adolphe de Ketler, grand duc de Lithuanie; Léopold naquit bientôt de cette union fortunée. Deux ans s'étaient écoulés, lorsque je donnai le jour au jeune Ernest, mon second fils. Peu de tems après cette époque, mon époux mourut, et je restai tutrice de mes deux enfans. Je dois, avant tout, vous faire l'aveu de mes torts et de ma cruelle faiblesse. J'adorais Léopold ! la naissance de son frère pouvait diminuer sa puissance future, j'eus la barbarie de l'éloigner de ma cour, et de le contraindre à se vouer au célibat, en embrassant l'état militaire, parmi les chevaliers de l'ordre teutonique. Aveuglement funeste ! il a rompu tous les liens que la nature devait me rendre sacrés. Hélas ! j'en suis punie. Il y avait 10 ans que j'étais veuve, lorsque Ponioski, homme adroit, politique habile, et qui remplissait à ma cour les fonctions de premier ministre, osa me faire l'aveu des sentimens que je lui avais, disait-il, inspirés : je démêlai facilement son véritable motif, le titre de grand duc flattait son ambition; je rejetai ses vœux, et le perfide jura intérieurement de se venger de mes refus. Il commença par m'enlever le cœur de ce fils que j'adorais, et pour lequel j'ai sacrifié le malheureux Ernest : il lui inspira le desir de prendre une épouse de son choix. Quelles furent ma suprise et ma douleur, lorsque le jour de sa majorité, et sans m'en prévenir, il m'annonça son mariage avec Ethelvina, sœur du farouche Marleskoff, prince des Moldaves, et m'ordonna de quitter à l'instant les rênes du gouvernement ! Le ton qui accompagnait cet ordre, m'apprit assez que je ne devais plus rien attendre de sa tendresse. Fatal exemple pour les mères ! puissent-elles apprendre par ma propre expérience, que les enfans qu'on a eu la faiblesse d'idolâtrer, dédaignent toujours la main généreuse qui les a comblés de bienfaits. La vengeance de Ponioski ne fut pas encore satisfaite. Déjà l'on avait fait courir le bruit que je voulais ressaisir la suprême puissance, et que je conspirais contre Léopold; mais il fallait des preuves pour achever de me perdre. On choisit le jour anniversaire de la naissance du grand duc. Tandis qu'on se livre à la joie, au milieu des danses et des plaisirs, un bruit confus se fait entendre, des hommes armés pénètrent dans le jardin en faisant retentir le palais des cris de vive Catherine ! à bas Léopold ! Un soldat, le poignard à la main, paraît prêt à frapper le grand duc; effrayée de son danger, je me précipite dans ses bras. Ponioski, lui-même, arrête le meurtrier : scélérat, lui dit-il, qui a pu te porter à ce crime abominable? confesse la vérité, ou je supplice le plus affreux... Je voulais venger une mère outragée, répond ce misérable, et ce poignard m'a été

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

donné par Catherine elle-même. A ces mots, jugez de ma surprise et de mon effroi ! Mon fils, que je tenais encore embrassé, s'arrache de mes bras, me repousse avec horreur : je n'ai pas la force de me disculper : je tombe sans connaissance, et c'est dans le fond d'un cachot que je reviens à la vie !

HUBERT.

Quelle trame abominable !

CATHERINE.

Je restai plusieurs mois seule, enfermée au château de Troki, lorsque ma fidèle Elisa, à force de prières et de larmes, obtint la funeste faveur de partager mon sort. Le ciel voulut me la donner, sans doute, pour adoucir mes infortunes. Elle m'apprit que le perfide Ponioski, devenu plus que jamais le favori du grand duc, qui croyait lui devoir la vie, empêchait Léopold de céder au cri de la nature, qui lui parlait en faveur de sa malheureuse mère. Un an s'était écoulé depuis cette affreuse catastrophe, lorsque nous vîmes entrer dans la prison qui nous enfermait, l'odieux Ponioski. Il m'apprit que la jeune épouse de Léopold venait de mourir, et qu'il avait reçu de mon fils l'ordre de m'éloigner de sa capitale. Une voiture préparée pour cet effet nous transporta dans cet asyle ; depuis trois années nous y gémissions, et ce n'est que du moment où vous fûtes chargé de notre garde, que l'espoir est rentré dans mon cœur !

HUBERT.

Combien vous avez dû souffrir, madame ! Ah ! pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas envoyé plutôt à votre secours !

CATHERINE.

Mais par quels moyens le barbare Ponioski a-t-il fait croire à mon trépas ?...

HUBERT.

Peu de tems après l'horrible événement qui vous priva de la liberté, Ethelvina mourut effectivement, comme vous l'avez appris de Ponioski. Le grand duc se rendit alors à Grod. C'est-là qu'un médecin, gagné sans doute par le ministre, fit passer à votre fils les détails de votre mort. Léopold en fut vivement affecté, madame, et la douleur qu'il laissa éclater alors, fit assez connaître qu'il ne pouvait se résoudre à vous croire coupable. Le calme régna quelque tems à la cour ; mais la mort du duc de Livonie vient de donner lieu à une guerre terrible entre les Moldaves et les Lithuaniens. Votre fils fut nommé tuteur de la belle Héléna, princesse de Livonie. Il l'aime, il en est aimé ; mais le farouche Marleskoff, frère d'Ethelvina, oubliant que Léopold fut l'époux de sa sœur, ose lui disputer la main d'Hélena. Il s'avance à la tête d'une armée formidable, voulant réunir les duchés de Livonie, de Lithuanie à ses vastes états.

CATHERINE.

Et mon fils, mon cher Ernest, que je n'ai pas vu depuis l'instant où par une injuste prédilection, je l'éloignai de ma cour ?

HUBERT.

Le chevalier Ernest, madame, est la gloire de l'ordre teutonique, et le plus brave guerrier de la Lithuanie. C'est lui qui, à la tête des chevaliers teutons, a déjà forcé les Moldaves à lever le siége de Mittaw. Jamais ce bon jeune homme ne vous a cru coupable, et malgré le peu de tendresse que vous lui aviez témoigné, il a juré de venger l'outrage fait à votre nom.

CATHERINE.

De quel œil Léopold voit-il son frère ?

HUBERT.

Le grand duc rend justice à sa valeur; mais le perfide Ponioski est là pour semer entre eux la discorde.

CATHERINE.

Le misérable !... et le ciel ne mettra pas un terme à ses forfaits.

HUBERT.

Commençons par lui ravir ses victims, et reposons-nous ensuite sur la Providence du soin de vous venger. Ecoutez, madame, le projet que j'ai formé pour vous sauver : Les appartemens souterrains que vous habitez ne reçoivent de jour que par quelque soupiraux grillés, qui donnent sur une autre cour du côté de la forêt. Cet endroit est isolé, aucune sentinelle n'y est placée. Déjà j'ai scié et enlevé les barreaux d'un de ces soupiraux, je me suis procuré une clef de la petite porte qui donne de la cour où nous trouverions dans la forêt; ce moyen est infaillible, et je suis certain du succès.

CATHERINE.

Mais, Hubert, cela ne vous exposera-t-il pas ?

HUBERT.

Je fuirai avec vous, madame, je quitterai sans regret cet asyle du crime, pour partager vos périls, et s'il se peut, pour vous aider à les surmonter !...

ELISA.

Vous viendrez avec nous, M. Hubert, ah ! tant mieux..... Vous voyez ma chère maîtresse, que tout le monde ne vous a pas abandonnée.

HUBERT.

Oui, madame, dès cet instant, si vous le permettez, je me voue à votre service. Disposez d'Hubert, il se croira trop heureux de mourir pour sa souveraine.

CATHERINE (*leur prenant la main à tous les deux.*)

Mes bons amis, que votre dévouement est noble ! et combien il adoucit mes maux !...

HUBERT (*donnant le panier à Elisa.*)

Prenez ce panier, bonne Elisa, j'ai placé dedans des vêtemens villageois pour vous et pour madame la duchesse ; ils serviront à proteger votre fuite. Il faut que cette nuit même..... mais on vient... c'est Zelki !... rentrez vîte, revêtissez vous de ces habits, et tenez-vous prêtes à tout événement !... (*Il les fait rentrer dans la pri-*

*son, dont il referme la porte.* ) Zelki s'avance..... Cet homme n'est pas aussi méchant qu'il veut le paraître .... si je pouvais le mettre du parti de la duchesse.... Essayons de sonder ses sentimens, et prenons garde de nous trahir !...

## SCENE III.

### HUBERT, ZELKI.

ZELKI ( *arrivant d'un air troublé.* )

Ah ! te voilà, Hubert ! je..... je te cherchais..... Que faisais-tu ici ?

HUBERT.

Je viens de porter la nourriture aux prisonnières. Mais toi, qu'as-tu donc ? tu parais troublé !...

ZELKI.

J'en ai sujet, vraiment !...

HUBERT.

Explique-toi ?

ZELKI.

Je viens de recevoir un courrier de Ponioski... et si tu savais !....

HUBERT.

Eh ! bien.....

ZELKI.

Ecoute, Hubert, tu es un bon garçon.....

HUBERT.

Je t'en ai donné des preuves.

ZELKI.

Je veux t'en récompenser. J'ai cru m'apercevoir, à la manière dont tu me parles des prisonnières, que tu étais devenu amoureux de la plus jeune....

HUBERT.

Je l'aime, cela est vrai.

ZELKI.

Eh bien, vas la chercher, et fuis avec elle à l'instant même.

HUBERT.

Pourquoi cette précipitation ?

ZELKI.

Ponioski m'ordonne par un message que je viens de recevoir de conduire à la prison de ces femmes Norberg, son confident, qui va bientôt arriver et qui doit leur donner la mort ; mais si dans une heure il n'est point en ces lieux, il exige que ce soit moi-même.

HUBERT.

Grand dieu ! eh ! tu consentirais ?...

ZELKI.

Il le faut bien ; mais je veux sauver celle que tu aimes. Pars de suite....

HUBERT.

Quoi ! tu pourrais..... Ah ! Zelki, tu me fais trembler !...

ZELKI.

Le temps que tu perds à délibérer me ravira le moyen de te servir.....

HUBERT.

Tu es donc accoutumé à de pareils forfaits ?

ZELKI.

Non.... mais les circonstances.....

HUBERT.

Il n'en est point qui justifient l'assassinat !... Tiens, Zelki, mets la main sur mon cœur, interroge le tien, il te dira qu'il faut sauver ces deux infortunées; on n'a point à éprouver de remords pour avoir été concierge d'une prison, mais on doit en être accablé quand on a versé le sang de son semblable !.. Tu balances.... Tues ému..... ( *On entend deux sons de cor.* ) Grand dieu !...

ZELKI.

Ce signal m'annonce l'arrivée de Norberg, il n'est plus temps de les sauver !...

HUBERT.

Ah ! malheureuses !...

ZELKI.

Je cours recevoir l'envoyé de Ponioski.

## SCENE IV.

HUBERT *seul.*

Il n'y a pas un moment à perdre !... Je les sauverai, ou je périrai avec elles... O mon Dieu ! protéges-nous, et donnes-moi le temps d'éviter le poignard des assassins !...

( *Il entre dans la prison qu'il referme sur lui.* )

## SCENE V.

NORBERG, ZELKI, Gardes dans le fond.

NORBERG.

Oui, Zelki, vous allez me conduire devant les prisonnières, nous les transférerons à la tour qui est éloignée de cette partie du château.

ZELKI.

Quoi, M. Norberg, vous ne venez donc point pour ?...

NORBERG.

Non... non... elles ne périront pas ( *à part.* ), dans ce château du moins ( *haut.* ) Monseigneur a changé d'avis. Un homme viendra les chercher; il est chargé de leur sort.

ZELKI.

Pourquoi donc alors les changer de prison?

NORBERG.

Apprenez que Léopold a formé le bizarre projet de faire conduire la belle Héléna dans ce château, et de lui faire habiter les appartemens souterrains où il croit qu'elle sera plus en sûreté qu'ailleurs pendant la guerre. Il va donc lui-même se rendre ici avec son favori, pour visiter cette partie du château. Il est important qu'il n'y trouve plus les prisonnières!... Songez, Zelki, que s'il vous échappait le moindre mot sur ces deux femmes, votre mort suivrait de près votre indiscrétion.

ZELKI.

Je me tairai.

NORBERG.

Nous n'avons pas de temps à perdre; ouvrez-moi la porte qui conduit aux souterrains.

ZELKI.

C'est Hubert qui en a la clef.... Mais il était là il n'y a qu'un moment.... (*Il cherche et appelle.*) Hubert!... Hubert!.... Où diable est-il donc!...

NORBERG.

Il faut forcer cette porte....

ZESKI.

Cela est inutile, j'ai chez moi les doubles clefs de chaque prison, je cours les chercher.

NORBERG

Ne perdez pas un instant. (*Zelki sort*)

## SCENE VI.

NORBERG, Gardes dans le fond.

NORBERG.

Mon maître s'est trouvé dans un cruel embarras, lorsque Léopold lui a fait part du projet qu'il avait formé de visiter ces appartemens souterrains!... Le grand duc est loin de se douter que sa mère qu'il croit morte, est depuis trois ans renfermée dans ce château. Si Ponioski m'avait ecouté, il y a longtems qu'il se serait débarrasé de ses prisonnières... mais non, il croyait l'existence de Catherine nécessaire à ses vastes desseins; aujourd'hui seulement il a reconnu le danger et s'est décidé à la faire périr. Pierre, cet homme adroit qui nous a déjà si bien servi dans la prétendue conspiration de Catherine, Pierre auquel je viens de donner les ordres necessaires, nous délivrera cette nuit de la garde d'une femme, qui, tôt ou tard, pourrait nous perdre. Le moment approche enfin, où mon maître va recueillir le fruit de son audace. Déjà, grâce aux intelligences secrettes qu'il entretient avec Marleskoff, la guerre s'est rallumée dans ce pays, et bientôt Léopold livré par lui aux ennemis... Mais, silence!... Zelki revient.

## SCENE VII.

NORBERG, ZELKI, Gardes.

ZELKI, *accourant.*

Me voici, me voici, morbleu! j'ai fait diligence.

NORBERG.

Ouvrez-moi cette porte, et hâtons-nous d'exécuter les ordres de Ponioski. (*Zelki ouvre la porte qui mène aux souterrains.*) Attendez-moi en ces lieux. (*Norberg descend seul.*)

ZELKI.

Que diable est devenu cet Hubert!... son absence n'est pas naturelle!... Je tremble qu'il n'ait commis quelque imprudence!... Mais non, quand même il en aurait eu l'intention, il n'a pas eu le tems de.. Norberg revient déjà. (*il s'avance vers la porte.*) Oh! oh! il est furieux!...

NORBERG, *sortant des souterrains.*

Malheureux! qu'as-tu fait de tes prisonnières? elles ne sont point dans ces souterrains.

ZELKI, *part.*

Comment!

NORBERG.

Les barreaux brisés d'une fenêtre de leur prison, semblent annoncer que c'est par ce moyen qu'elles se sont sauvées; mais elles n'ont pu sans aucun aide, effectuer leur évasion.

ZELKI.

Je vous jure que je suis innocent!.. Hubert seul est le coupable.

NORBERG.

Vous répondiez aussi des prisonnieres, et si vous n'êtes pas l'auteur de leur fuite, vous payerez cher au moins votre négligence. Mais tout semble annoncer que depuis peu d'instans elles ont quitté leur prison, peut-être ne sont-elles pas encore sorties du château. Que l'on fasse à l'instant les plus exactes perquisitions, je vais moi-même. (*On entend un grand bruit et des sons de cor plusieurs fois répétés.*) Grand dieu! quel est ce bruit? Serait-ce déjà le prince?.. C'est lui!... Et les prisonnières sont évadées!... et je ne puis courir sur leurs traces!... Refermez vite cette prison, silence sur tout ce qui vient de ce passer.

ZELKI.

Comptez sur ma discrétion.

(*On referme la prison. La musique annonce l'approche du prince; Norberg et Zelki laissent voir leur agitation.*)

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL

## SCENE VIII.

Les Précédens, LEOPOLD, PONIOSKI, Soldats Lithuaniens suite du Prince.

(*Léopold arrive suivi de Ponioski dont le regard inquiet interroge Norberg.*)

PONIOSKI.

Nous voici mon prince, dans le château de la fôret; daignez prendre quelque repos avant d'en visiter les vastes souterrains. (*à part.*) Je tremble que l'on n'ait point eu le tems d'exécuter mes ordres.

LEOPOLD.

Mon cher Ponioski, il est important que je ne mette aucun retard dans l'exécution de mes desseins, afin de ne pas laisser aux Moldaves le tems d'effectuer ceux qu'ils ont formés. Marleskoff, sans égard pour les liens qui nous ont unis, m'a déclaré la guerre, il prétend que je lui cède ma principauté et le duché de Livonie. Cependant en ma qualité de tuteur de la belle Héléna, il veut bien, me dit-il, consentir à me laisser la Lithuanie, si je lui donne pour épouse cette femme charmante Ma gloire frémit de cette insulte, et mon cœur s'en indigne! .. Je ne puis me dissimuler que les forces de Marleskoff sont considérables; si nous sommes vaincus, je verrai, je n'en doute pas... celle que j'adore dans les bras de cet homme cruel et sanguinaire... ah! je ne puis supporter cette idée! en me donnant sa sœur pour épouse, déjà il a fait le malheur de ma vie; oui, mon cher Ponioski, ce fut sans doute cette femme perfide qui mit le poignard à la main de ce traître qui devait me ravir le jour, le monstre arrêté par toi, a rejeté ce crime sur l'infortunée Catherine, et tout me dit qu'elle fut innocente. Va, les remords qui semblaient agiter Ethlvina à ses derniers momens...

PONIOSKI, *d'un ton hypocrite.*

Je l'ai toujours pensé comme vous, mon prince, mais je n'osais vous communiquer mes soupçons.

LEOPOLD.

Grand dieu! ma mère trainée dans une prison, abandonnée, accusée par ce Léopold qu'elle avait tant aimé!... ah! Ponioski, je suis coupable, ma fatale précipitation a porté la mort dans l'âme de celle qui m'a donné le jour... Elle était fière, impérieuse, jalouse de ses droits, je le sais, mais elle était sensible, et jamais elle n'a pu vouloir la perte de son fils.

PONIOSKI

Bannissez, prince, ces cruels souvenirs.

LEOPOLD.

Oui, songeons à soustraire Héléna à la fureur de mon rival... le perfide cherche à la faire enlever.

PONIOSKI.

Je partage vos craintes, mais je ne puis approuver la résolution

que vous avez prise de conduire la princesse dans ce château. C'est à la cour de François 1er., c'est sous les auspices d'un prince bon et généreux, que votre pupile trouverait sûreté et protection, là, elle pourrait attendre tranquillement l'issue d'une guerre qui peut être longue, et...

LEOPOLD.

Envoyer Héléna en France! me priver du bonheur de la voir!... ah! ce sacrifie serait au-dessus de mes forces... Non, ce château renferme des appartemens souterrains, vastes et commodes, je vais les visiter et faire tout disposer pour rendre cette demeure le moins désagréable possible; là, Héléna sera à l'abri de toute attaque, et nous répandrons le bruit qu'elle est à la cour de François 1er. (*à Zelki*) Ouvrez-moi l'entrée des souterrains.

PONIOSKI, *a part.*

Je tremble!

NORBERG, *bas et vite a Ponioski.*

Elles sont parties.

PONIOSKI, *de même.*

Je respire!

LEOPOLD.

Attendez-moi ici, Ponioski, il est inutile que vous me suiviez.

(*Léopold descend suivi de Zelki et de quelques gardes.*)

## SCENE IX.

PONIOSKI, NORBERG, Gardes dans le fond.

PONIOSKI, *bas et vite à Norberg pendant toute cette scène.*

Eh bien, Norberg, mes ordres sont donc exécutés, je craignais que la promptitude que Léopold a mise à se rendre en ces lieux, ne t'en eut pas laissé la faculté?

NORBERG, *embarrassé.*

Effectivement, seigneur, votre arrivée a été si prompte, que nous n'avons pas eu le tems de...

PONIOSKI.

Que dis-tu, malheureux! les prisonnières seraient-elles encore dans les souterrains?

NORBERG.

Non, seigneur, elles n'y sont plus, mais...

PONIOSKI.

Parles donc, tu me mets au supplice!... Où est Catherine?

NORBERG.

Elle est évadée.

PONIOSKI.

Grand dieu!

NORBERG.

Voilà ce que je n'osais vous apprendre! oui, les prisonnières s'étaient échappées peu d'instans avant mon arrivée au château,

PONIOSKI.

Quel est le traître qui les a soustraites à ma vengeance ?

NORBERG.

Hubert, qui a pris la fuite avec elles.

PONIOSKI.

Et tu n'as pas volé sur leurs traces ?

NORBERG.

L'arrivée du prince ne m'en a pas laissé le tems.

PONIOSKI.

Si Catherine reparait, je suis perdu.

NORBERG.

Tout n'est pas désespéré, la forêt est presque entièrement occupée par les Moldaves, Catherine sera bien heureuse si elle ne tombe pas en leur pouvoir.

PONIOSKI.

Si Catherine m'échappe, que Léopold au moins ne puisse éviter le piège que je lui ai dressé. As-tu fait avertir Torniousko, le commandant des Moldaves?

NORBERG.

Oui, seigneur, cette nuit il sera à la tête de ses braves, dans la forêt, vers la partie qui s'étend jusqu'aux bords de la Dwina. Si Léopold s'éloigne un instant de ses Lithuaniens, il est mort.

PONIOSKI.

Il suffit. Va rassembler les habitans des environs, invente quelque moyen pour retenir le prince jusqu'à la nuit dans ce château, et le succès de mon plan est assuré. Mais le prince revient.

NORBERG.

Je cours exécuter vos ordres. (*Il sort.*)

## SCENE X.

LEOPOLD, PONIOSKI, ZELKI, Gardes.

(*Léopold sort des souterraius, sa figure exprime le mécontentement.*)

LEOPOLD.

Ponioski, je viens de visiter ces appartemens souterrains; les remarques que j'y ai faites, et divers indices m'ont prouvé qu'ils étaient habités il y a fort peu de tems.

PONIOSKI, *a part.*

Fatale imprévoyance!

LEOPOLD, *avec sévérité.*

Quels sont les prisonniers que vous reteniez en ces lieux, et pourquoi m'en fait-on un mystère ?

PONIOSKI, *embarrassé.*

Seigneur.....

LÉOPOLD.

Vous êtes gouverneur de ce château; répondez : je veux savoir ce que sont devenus ces prisonniers ?

PONIOSKI.

Vous allez être instruit de tout. Je paraitrais coupable, si le motif qui m'a fait agir n'était assez puissant pour me faire trouver grace auprès de vous. L'honneur de mon nom m'a contraint à la sévérité. Une de mes nièces, par une conduite indigne de son rang, s'était attiré le mépris de tous les gens de bien; elle avait fui avec un vil séducteur. Je fis voler sur ses traces; elle fut arrêtée et conduite dans ce château, qu'elle habitait depuis un an. Mais je viens d'apprendre à l'instant que l'homme chargé de sa garde s'était laissé séduire, et qu'il avait pris la fuite avec elle. Puisse-t-elle ne jamais reparaître dans un pays qu'elle déshonore, et ne pas m'exposer de nouveau à voir le nom de Ponioski avili par son infâme conduite! Voilà, mon prince, l'exacte vérité, et la cause du trouble où m'avait jeté le projet que vous aviez formé de venir visiter ce château.

LÉOPOLD.

Mon cher Ponioski, votre conduite est louable; je ne puis que l'approuver Oubliez ce moment de vivacité; vous savez que vous n'avez pas d'ami plus vrai, plus sincère que Léopold.

PONIOSKI.

Ah! mon prince! combien votre faveur m'est précieuse.

LÉOPOLD.

Ah! Ponioski. Pourquoi tous ceux qui m'entourent ne vous ressemblent-ils pas? Pourquoi ne puis-je, au sein de ma famille, trouver des amis. Ernest, mon frère....

PONIOSKI.

Le chevalier Esnest est vanté partout pour sa bravoure et ses exi ts.

LÉOPOLD.

Je connais sa valeur; mais...

PONIOSKI, *avec finesse.*

Quoi! mon prince, des bruits injurieux que l'on se plaît à répandre seraient-ils parvenus jusqu'à vous?

LÉOPOLD, *vivement.*

Quels bruits? que voulez-vous dire?

PONIOSKI.

Vous les ignoriez! Ah! combien je me repends!

LÉOPOLD.

Expliquez-vous, Ponioski; quels sont ces bruits?

PONIOSKI.

Ils ne méritent pas votre attention.

LÉOPOLD.

Je veux les connaître, vous dis-je; parlez, je vous l'ordonne.

PONIOSKI.

Vous l'exigez. Quelques personnes prétendent qu'éblouis par la valeur et les exploits du chevalier Ernest, des mécontens ont formé secrètement un parti en sa faveur; qu'ils veulent réparer l'injustice de Catherine à son égard. On ose même dire... mais, je ne puis le croire! que leur audace tend à mettre sur sa tête la couronne ducale que vous portez.

LÉOPOLD, *avec fureur.*

Les misérables !

PONIOSKI.

Ah ! calmez-vous, mon prince ; combien je suis désespéré que vous m'ayez forcé de vous apprendre...

LÉOPOLD.

Il suffit ; je saurai remonter à la source de ces bruits insolens. J'occupe le trône de la Lithuanie, et malheur aux factieux qui tenterait de m'en faire descendre !

PONIOSKI, *à part.*

Avant peu, j'espère, tu auras cessé d'y commander.

## SCENE XI.

Les Précédens, NORBERT.

NORBERT.

Prince, les villageois qui habitent les environs, ayant appris votre arrivée dans ce château, réclament la faveur de vous présenter leurs hommages.

PONIOSKI.

Ne les refusez pas, mon prince ; ces bons villageois vous distrairont un moment, vous avez besoin d'ailleurs de prendre un peu de repos.

LEOPOLD, *à Norbert.*

Qu'ils viennent. *(Norbert sort.)* Tu as raison, Ponioski ; mon cœur, affecté par ce que tu viens de m'apprendre, a besoin de se distraire de ses peines ! Faudra-t-il donc que je voye un ennemi dans mon frère !

PONIOSKI, *à part.*

Bon, j'ai réussi ; le soupçon est entré dans son âme *(haut.)* N'ajoutez pas autant de foi à de vains bruits, mon prince ; je ne puis croire à leur realité. Comptez d'ailleurs sur mon dévouement pour prendre toutes les mesures convenables à ce sujet.

LEOPOLD.

Je m'en rapporte à ton amitié.

PONIOSKI.

Mais j'aperçois les bons villageois.

## SCENE XII.

Les Précédens, NORBERT, Villageois, Villageoises, Officiers, Gardes.

*(Le grand Duc s'assied sous le bosquet avec Ponioski ; les villageois lui présentent leurs hommages. BALLET.)*

## SCENE XIII.

Les Précédens, ZELKI.

(*Après le ballet, on entend plusieurs sons de cors ; peu après Zelki arrive.*)

ZELKI, *à Léopold.*

Prince, le chevalier Ernest vient de se présenter au château ; il demande la faveur de paraître devant vous ?

LÉOPOLD, *avec etonnement.*

Mon frère ! Qu'il vienne. (*Zelki sort.*)

PONIOSKI, *à part.*

Que vient faire Ernest en ces lieux ! Je crains que son arrivée ne dérange mes projets.

LEOPOLD, *à Norbert.*

Faites éloigner tout le monde. (*à Ponioski.*) Restez, Ponioski. (*Les villageois s'éloignent en dansant et en saluant le Prince. Norbert et toute la suite du prince sortent avec eux. Ernest et Hermann arrivent après la sortie.*)

## SCENE XIV.

LÉOPOLD, ERNEST, PONIOSKI ; HERMANN, Gardes, *dans le fond.*

ERNEST, *s'avançant avec empressement comme pour presser Léopold dans ses bras.*

Mon frère !

LEOPOLD, *d'un ton froid et s'éloignant d'Ernest de quelques pas.*

C'est vous, chevalier ! quel motif vous amène dans ce château ?

ERNEST, *à part, piqué de la froideur de Léopold.*

Quel accueil ! (*haut.*) Je reviens de Mittaw, prince, où une légère blessure m'avait retenu quelque tems ; je cours rejoindre vos braves Lithuaniens, qui marchent vers les rives de la Dwina. Les Moldaves ont établi leur camp de l'autre côté de la rivière. En passant devant ce château, j'ai appris que vous y étiez, et je venais prendre vos ordres.

LEOPOLD, *avec amertume.*

Mes ordres ! .. Lorsque l'on se conduit comme vous, chevalier ; que la renommée publie partout vos triomphes et votre valeur ! on n'a plus d'ordres à recevoir.

ERNEST.

Cet éloge, si c'en est un, est exagéré, prince : le ton dont vous me le faites, suffit d'ailleurs pour me prouver qu'il n'est pas sincère ; et que l'on cherche à me perdre dans votre esprit. Pardonnez ma franchise ; mais élevé loin de la cour et des vils flatteur qu'elle ren-

*Catherine.*

ferme, je ne connais point la politique, ni le langage perfide des courtisans. Dieu, la patrie et l'honneur, voilà mes guides; mon épée, ma richesse; la gloire, ma seule ambition; un chevalier teuton n'en connaît point d'autre; permettez-moi donc de vous parler sans détours, et avec toute la franchise d'un vrai guerrier. La duchesse notre mère m'a privé dès le berceau de sa tendresse, vous eûtes seul son amour. Éloigné de la cour, frustré des prérogatives attachées à ma naissance, voué au célibat par celle qui vous comblait de ses caresses, je pourrais me plaindre de l'injustice du sort et revendiquer mes droits; mais mon âme ne connaît point l'envie; je fais peu de cas des richesses, la gloire seule a pour moi des charmes. Catherine n'est plus!.. Cette femme infortunée est morte accusée d'un crime affreux... Et lorsque le même motif devrait nous réunir pour découvrir les auteurs d'un infâme complot, et venger l'honneur d'une mère outragée, je le vois avec peine, la froideur et la défiance remplacent dans votre cœur l'amitié fraternelle; et les enfans qu'une mère a désunis dès le berceau, semblent devoir l'être pour toute la vie.

LEOPOLD.

Qui peut vous faire croire, chevalier...

ERNEST.

Tout me prouve qu'on veut semer entre nous la mésintelligence. (*regardant Ponioski avec intention.*) Des perfides! de lâches flatteurs se sont emparés de votre esprit; mais qu'ils tremblent, les traîtres! je saurai déjouer leurs infâmes complots!

PONIOSKI, *à part.*

Que veut-il dire!

LEOPOLD.

Me croyez-vous assez faible pour accueillir des discours qui n'auraient aucun fondement.

ERNEST, *avec force.*

Celui qui a pu supposer un instant sa mère coupable d'un crime, peut bien encore se laisser abuser.

LEOPOLD.

Chevalier, qu'osez-vous dire?

ERNEST.

La vérité. Oui, prince, je la dis avec peine; mais vous ne pouvez vous dissimuler que votre conduite avec Catherine n'a pas été sans reproches. Quoi! Léopold, vous avez cru votre mère l'auteur d'un complot contre vos jours! Était-ce donc à vous, grand dieu! à vous, qu'elle adorait, à devenir son juge? Vous l'avez fait conduire au fond d'une noire prison; vous avez, par votre barbarie, rempli de douleur et d'amertume la fin de son existence!... Ah! je n'ai jamais reçu une seule caresse de ma mère; mais mon cœur aurait frémi d'horreur à la seule pensée de causer la moindre peine à celle qui m'avait donné le jour.

LÉOPOLD *ému.*

Ernest, si je fus coupable envers Catherine, il n'est pas généreux à vous de me rappeler mes torts....

ERNEST.

Oui, vous fûtes coupable; mais vous étiez entouré de traitres, de vils calomniateurs! voilà votre excuse... Ah! convenez que l'on ne doit pas envier la souveraine puissance, lorsque l'on est témoin des sacrifices qu'elle coûte au bonheur!

LÉOPOLD.

Je conviens, Ernest, que ma conduite envers Catherine... Mais elle n'est plus!... Ponioski a vu les regrets que j'ai donnés à sa mémoire.

PONIOSKI.

J'ai vu couler vos larmes, mon prince. Mais quittez un sujet trop penible pour votre cœur!...

ERNEST *avec intention.*

Et qui je crois, vous affecte aussi vivement; n'est-ce pas? Ponioski?...

PONIOSKI.

En douteriez-vous, seigneur?...

LÉOPOLD.

Allez, mon frère, allez rejoindre nos braves Lithuaniens. En ce moment je n'ai point d'ordres à vous donner; mais nous nous reverrons bientôt sur le champ de bataille.

ERNEST.

Je pars, fier de combattre sous vos yeux. Si la calomnie nous divise, que la gloire nous réunisse; Ernest mettra toujours la sienne à repousser les ennemis de son frère, et à mériter l'amitié de son prince.

(*Ernest s'avance vers Léopold qui lui tend la main qu'il serre avec tendresse. Dépit de Ponioski; Ernest sort suivi de son écuyer, en lançant un regard de mépris au ministre.*)

## SCENE XV.

### LÉOPOLD, PONIOSKI, Gardes.

LÉOPOLD.

Ses discours respirent la franchise et la candeur; je ne puis croire qu'en effet il ait voulu...

PONIOSKI.

Je suis loin, prince, d'accuser le chevalier Ernest; j'admire comme vous la noblesse de ses sentimens, et si de vils factieux tentaient de conspirer en sa faveur, il faudrait plutôt l'attribuer à l'enthousiasme qu'il inspire qu'à aucun motif d'ambition de sa part. (*A part.*) Je saurai bien, s'il le faut, faire renaître ses soupçons.

LÉOPOLD.

Mais laissons ce sujet. La visite que j'ai faite dans ces appartemens souterrains m'a confirmé dans le dessein d'y conduire la princesse de Livonie; d'un autre côté, les Moldaves paraissent vouloir

VILLE DE BRUXELLES

effectuer le passage de la Dwina, il est important de leur enlever la position qu'ils occupent, et de les chasser du camp qu'ils y ont établi. Voici le plan que j'ai formé : Vous allez, Ponioski, vous mettre à la tête des soldats qui m'ont accompagné, et marcher vers l'ennemi. Vous ne pouvez manquer de rencontrer le corps de troupes que commande mon frère ; réuni a ces braves, vous en imposerez aux Moldaves, et les tiendrez en respect jusqu'à mon arrivée. Moi, je vais au devant de la princesse, je l'amène en ces lieux, et tranquille sur son sort, je cours me mettre à votre tête pour repousser le farouche Marleskoff, et le forcer à fuir devant nos armes victorieuses. Que pensez-vous de ce projet, Ponioski ?

PONIOSKI.

Il est sage, prince, mais il demande une prompte exécution.

LÉOPOLD.

Quatre heures me suffisent pour rejoindre Héléna et être de retour en ces lieux. La nuit ne peut tarder à paraître, mais elle servira mes projets en cachant ma démarche aux yeux des ennemis. Cette nuit même je vous rejoins devant la Dwina.

PONIOSKI *à part.*

Bon ! il sert lui-même mes desseins ?

LÉOPOLD.

Je cours chercher la princesse ; vous, Ponioski, mettez-vous à la tête de mes braves Lithuaniens, et disposez-vous au combat.

PONIOSKI.

Vos ordres, prince, vont être exécutés.

(*Léopold sort suivi des gardes.*)

## SCENE XVI.

PONIOSKI, NORBERG.

NORBERG *qui entre à la sortie de Léopold.*

Eh bien, seigneur ? le prince ?...

PONIOSKI.

Mon cher Norberg, tout réussi au gré de mes vœux !... Léopold va chercher la princesse et m'ordonne de me mettre à la tête de ses Lithuaniens. Il compte rejoindre son armée cette nuit même ; mais il faudra pour cela qu'il traverse la forêt qui s'étend jusqu'aux bords de la Dwina ; il ignore que les Moldalves en rempliront tous les défilés !... C'est là qu'il trouvera la mort ! Séparé de ses Lithuaniens, éloigné des soldats que commande Ernest, laissant dans ce château la suite de la princesse et une partie de la sienne, il n'aura près de lui que quelques officiers, et sa perte est inévitable.

NORBERG.

Ainsi nous quittons ce château ?

PONIOSKI.

Oui ; mais tu vas partir seul, chercher à rejoindre Pierre, l'empêcher de se présenter en ces lieux, et te mettre avec lui sur les traces de Catherine.

NORBERG.

Et si, comme je l'espère, nous la retrouvons, qu'en ferons-nous?

PONIOSKI.

Vous la conduirez aux avants-postes ennemis, en ayant soin de faire son nom ! Si quelquefois Léopold échappait au fer des Moldaves, l'existence de Catherine pourrait me devenir nécessaire; c'est sur elle que je ferais retomber ce nouvel attentat aux jours de son fils.

NORBERG.

Si pourtant elle faisait trop de résistance pour nous suivre?...

PONIOSKI.

Oh ! alors...

NORBERG.

Il suffit, je vous entends.

PONIOSKI.

Pars de suite, mon cher Norberg, et compte sur ma reconnaissance.

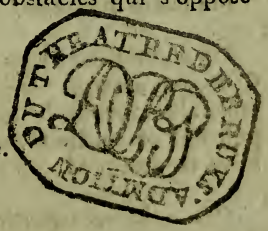
(*Norbert sort*).

## SCENE XVII.

PONIOSKI *seul.*

Courage, Ponioski !... Tu touches au but auquel ton ambition aspire !... Le titre de gouverneur des trois duchés de Livonie, de Lithuanie et de Courlande, et la main de la fille de Marleskoff, doivent être la récompense de celui qui aura livré Léopold à ses ennemis. En servant Marleskoff, je satisfais à la fois mon ambition et ma vengeance. Et toi, orgueilleuse Catherine, qui jadis a dédaigné mon hommage, tu apprendras qu'on n'outrage pas impunément Ponioski. Ethelvina est descendue dans la tombe, je ne crains plus ses remords ! tout me favorise ! La fortune m'attend, l'ambition m'appelle, la vengeance me sourit ! marchons avec audace dans le sentier que je me suis tracé, et brisons sans pitié tous les obstacles qui s'opposeraient à mes desseins.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

*Le théâtre représente une épaisse forêt ; à gauche une cabane dont on voit l'intérieur, une porte donne sur la forêt, une autre du côté de la coulisse est censée conduire à une pièce que l'on ne voit pas. Une table rustique, quelques escabeaux, et plusieurs bottes de paille en forment tout l'ameublement. Il fait nuit pendant toute la durée de l'acte.*

## SCENE PREMIERE.

### CATHERINE, ELISA, HUBERT.

*L'ouverture indique un orage. Au lever de la toile le tonnerre gronde avec force, on entend le bruit de la pluie. Hubert et les fugitives errent dans la forêt, avançant leurs bras pour ne pas se heurter contre les arbres. Catherine et Elisa sont habillées en villageoises.*

CATHERINE.

Où sommes-nous ? Hubert ?

HUBERT.

Hélas ! madame, je ne saurais vous dire !... suivant toute apparence nous sommes égarés. La précipitation que nous avons mise à fuir du château, la crainte d'être poursuivis !... tout cela nous a fait perdre de vue le chemin que nous devions prendre, et j'ignore totalement où nous sommes.

CATHERINE.

Cet orage affreux m'épouvante !.... les forces me manquent ; arrêtons-nous ici un moment....

ELISA.

Ma chère maîtresse ! appuyez-vous sur moi.

CATHERINE.

Ma chère Elisa, mon cher Hubert, que de peines je vous cause ! C'est pour moi que vous vous exposez à mille dangers !... ah ! laissez-moi, abandonnez la malheureuse Catherine !... le sort qui me poursuit amoncèle la foudre sur ma tête !... ne vous exposez pas à en être frappés !...

ELISA.

Que nous vos quittions, madame. Ah ! depuis trois ans que nous sommes captives, j'ai tâché d'adoucir votre sort ; je serai toujours la même. La retraite la plus éloignée ne saurait m'épouvanter. Je vous servirai avec courage ; Hubert, le bon Hubert, ne vous quittera jamais ! et nous redoublerons de zèle pour vous prouver notre attachement !...

HUBERT.

Du courage, madame, le ciel se lassera de vous persécuter. Tâchons seulement de trouver un endroit pour nous mettre à l'abri. ( *Il s'avance à tâton du côté de la cabane, en se heurtant quelquefois contre les arbres.* )

HUBERT ( *Qui tâte la porte de la cabane.* )

Madame.... madame.... voici une heureuse découverte!...

ELISA.

Qu'est-ce donc, Hubert?

HUBERT.

Une cabane, sans doute celle de quelque bûcheron, nous y trouverons un abri. Mais j'entends du bruit dans l'intérieur... il est prudent de ne pas nous montrer avant de connaître les intentions de ceux qui l'habitent.... Tenons-nous à l'écart....

( *Ils se cachent derrière des arbres.* )

## SCENE II.

Les Précédens. PIERRE, ensuite TORNIOUSKO.

( *Pierre sort de l'autre pièce de la cabane, tenant à la main un flambeau qu'il pose sur la table.* )

PIERRE.

Voyons si ce maudit orage s'appaise à la fin... Eh! viens-tu, Torniousko!

TORNIOUSKO ( *en dehors.* )

Me voici! me voici!..

( *Il sort de l'autre piece. Pierre ouvre la porte, regarde le temps et sort de la cabane.* )

PIERRE.

Ah! c'est fort heureux, le temps se calme.

TORNIOUSKO ( *allant aussi dans la forêt.* )

C'est ma foi vrai.

PIERRE.

Et je puis enfin me rendre au château de Ponioski....

CATHERINE ( *à part.* )

De Ponioski!...

HUBERT ( *à Catherine.* )

Silence!..

TORNIOUSKO ( *se retournant.* )

Hein?

PIERRE.

Qu'as-tu donc?

TORNIOSKO.

Je crois avoir entendu parler....

PIERRE.

Bath!... qui diable voudrais-tu qui fût dans la forêt par le temps qu'il fait! et au milieu de la nuit!... Tu n'y penses pas!

TORNIOUSKO.

Je me suis trompé!.. Ah! ça, dis-moi donc, que vas-tu faire à ce château ?

PIERRE.

Le débarrasser de deux prisonnières.

TORNIOUSKO.

Pourquoi te charges-tu de cette expédition ?

PIERRE.

Ponioski me l'a commandé.

TORNIOUKO.

Ton Ponioski est un lâche !

PIERRE.

C'est possible!...

TORNIOUSKO.

Quand on a un ennemi on s'en défait soi-même. Tiens, je suis Moldave, je me bats comme un diable ... mais je n'irais pas à ta place, pour tout l'or du monde!... tu verras que tes liaisons avec cet homme te joueront un mauvais tour.

PIERRE.

Bath! ne l'ai-je pas déjà servi il y a trois ans, lors du faux assassinat de Léopold!.. et si je ne voulais lui obéir, outre la récompense promise, il pouvait bien m'attirer dans quelque pièges, et me faire passer un mauvais quart-d'heure. Je suis certain qu'il s'impatiente en ne me voyant pas arriver, mais ma foi l orage est cause de ce retard!... Pendant que je vais au château, toi tu vas te rendre auprès de Marleskoff et l'instruire de ce que Norberg, l'agent de Ponioski, nous a appris.

TORNIOUSKO.

Sois tranquille, je serai bientôt de retour dans cette forêt à la tête de mes braves; Léopold doit y passer cette nuit, ainsi!...

PIERRE.

Graces aux avis de Ponioski, le grand duc ne pourra vous échapper.

CATHERINE (*à part.*)

Grand dieu!...

TORNIOUSKO.

Il est impossible qu'il puisse nous éviter. Selon toute apparence il s'arrêtera dans cette cabane... et... il n'en sortira pas.

PIERRE.

C'est cela!

CATHERINE (*a part.*)

Les monstres!...

PIERRE.

Appelons nos gens, et partons. (*Ils rentrent dans la cabane.*)

CATHERINE.

Quel infâme complot!...

HUBERT.

Silence, madame, ou vous êtes perdue!...

PIERRE.

Allons !... venez-vous vous autres !

( *Plusieurs voix en dehors.* )

Nous voilà ! nous voila !

## SCENE III.

Les Précédens, six Moldaves.

*Les Moldaves sortent de l'autre pièce de la cabane ; ils sont tous armés jusqu'aux dents.*

PIERRE.

Allons, camarades, l'orage est dissipé, il faut nous mettre en route ; partons. ( *Ils sortent tous de la cabane.* )

TORNIOUSKO.

Eh bien! tu ne fermes pas seulement la porte de ta demeure ?

PIERRE.

Ah ! que je n'ai pas peur des voleurs !... Tu sais bien d'ailleurs que Norberg me l'a recommandé afin que le grand-duc puisse s'y reposer s'il en a l'envie.

TORNIOUSKO.

C'est vrai ; je l'avais oublié !. . Allons, je vais rejoindre Marleskoff.

PIERRE.

Et nous, nous allons nous rendre au château.

TORNIOUSKO.

Bon courage.

PIERRE.

Au revoir, Torniousko.

( Ils se séparent, Pierre s'éloigne avec les Moldaves ; Torniousko d'un autre côté. )

## SCENE IV.

CATHERINE, ELISA, HUBERT.

ELISA ( *sortant la dernière de la cachette.* )

Ah ! les coquins !...

CATHERINE.

Quel affreux complot !... Vous l'avez entendu, mes amis, le malheureux Léopold doit tomber sous leurs coups !... et c'est l'infâme Ponioski qui le livre à ses ennemis !

HUBERT.

Et vous, madame ! les misérables se rendent au château pour vous assassiner !

CATHERINE.

Ah ! ce n'est plus à moi qu'il faut songer, Hubert, mon danger n'est rien, celui de mon fils doit seul nous occuper.

HUBERT (*poussant la porte de la cabane où il y a toujours de la lumière.*)

Effectivement, ils ont laissé cette porte ouverte.

CATHERINE (*entrant dans la cabane.*)

C'est en ce lieu, ont-ils dit, que le grand-duc doit mourir! eh bien! ils immoleront toutes leurs victimes à la fois! Je ne quitte plus cette cabane, et si je ne puis sauver mon fils, je périrai avec lui!

ELISA.

Ma chère maîtresse, si vous restez en ces lieux votre perte est inévitable; songez que les misérables qui se rendent au château y apprendront notre évasion, ils se mettront sur nos traces et nous retomberons en leur pouvoir.

HUBERT.

Elisa a raison, madame: en entrant ici, vous vous exposez aux plus grands dangers.

CATHERINE.

Ces dangers ne sont rien, vous dis-je, auprès de celui de Léopold, c'est lui, et non pas moi qu'il faut sauver.

ELISA.

Pourquoi vous sacrifier inutilement pour un fils qui vous a si cruellement outragée?

CATHERINE.

Ah! tu chercherais envain à me rappeler ses torts!... eut-il été cent fois plus cruel!... il est mon fils! la nature parle!... et j'oublie qu'il fut coupable, quand je vois qu'il est malheureux!... Léopold, cher Léopold!... (*Tirant un médaillon de son sein.*) Je jure sur cette image respectable, qui ne m'a jamais quittée, sur le portrait de mon époux et de ton père, de te sauver ou de mourir avec toi...

*Elle remet le portrait dans son sein. On entend du bruit. Inquiétude des trois personnages.*)

HUBERT.

J'entends du bruit dans la forêt...

CATHERINE.

Le ciel nous enverrait-il des libérateurs?

ELISA.

Ne serait-ce pas plutôt les coquins de tout à l'heure?...

HUBERT.

Ce ne peut être déjà les Moldaves... (*Il regarde dans la forêt.*) Je crois distinguer deux hommes... Ils viennent de ce côté... au nom du ciel, madame, suivez le conseil que me dicte la prudence, dérobons-nous un instant aux regards de ces étrangers Ils ne peuvent manquer de s'arrêter ici, entrons dans cet autre pièce, delà nous pourrons entendre leurs discours et agir alors comme vous le jugerez convenable.

CATHERINE.

Vous le voulez, j'y consens.

(*Ils entrent tous trois dans l'autre pièce.*)

## SCENE V.

ERNEST, HERMANN.

HERMANN.

Tenez... c'est de ce côté, mon cher maître, je ne me suis pas trompé, j'aperçois de la lumière à travers les fentes de la porte de cette cabane.

ERNEST.

Nous avons tout-à-fait perdu notre chemin!...

HERMANN

Que voulez-vous! ce maudit orage nous a forcés de chercher un abri, nous nous sommes enfoncés dans cette forêt, et nous sommes encore fort heureux de trouver cette habitation, nous pourrons nous y sécher, j'espère, car je suis tout trempé.

ERNEST.

Tu sais, Hermann, qu'il est important que je rejoigne mes braves compagnons

HERMANN.

Mais, seigneur, un moment de repos ne vous fera pas de mal, et à moi non plus Attendez, je vais frapper... (*Il pousse la porte.*) Tiens, la porte est ouverte!... (*Il entre.*) Et je ne vois personne, c'est assez drôle!...

ERNEST, *entrant dans la cabane.*

C'est sans doute la demeure de quelque bûcheron que l'orage aura surpris loin d'ici, et qui attend le jour pour revenir chez lui.

HERMANN.

Ma foi, qu'elle appartienne à qui elle voudra; on est toujours mieux ici que dans la forêt. (*Regardant la porte par où Catherine est entrée.*) Où conduit cette porte? (*Il la pousse.*) Il n'y a personne apparemment!... n'importe, cet endroit est délicieux pour se reposer, et je vais en profiter. (*Il se jette sur quelques bottes de paille.*)

ERNEST.

Mais, si le maître de cette cabane revenait...

HERMANN,

Eh bien, seigneur, que pourrait-il nous reprocher? il paraît qu'il veut bien qu'on entre chez lui puisqu'il laisse sa porte ouverte. Tenez, croyez-moi, mon cher maître, reposez-vous aussi un moment, nous aurons bientôt une affaire qui sera chaude, à ce que je crois, et nous avons besoin de reprendre des forces... Quant à moi... Je sens que... Je ne puis résister davantage.

(*Il ne tarde pas à s'endormir. Ernest s'asseoit près de la table sur laquelle il s'appuye.*)

ERNEST.

Hermann a raison, bientôt, sans doute, les Moldaves nous livreront une bataille sanglante!... puissais-je, aussi heureux qu'à

Mitaw, y repousser les ennemis de Léopold. Mais, hélas... envain je cherche par mes faits d'armes à conquérir l'amitié de mon frère?... envain mon cœur vole au-devant du sien? Léopold me traite avec froideur, avec défiance?... Le perfide Ponioski, ce ministre ambitieux ne serait-il point l'auteur de cette mésintelligence.

## SCENE VI.

Les Précédens, CATHERINE, ERNEST.

( Ici Catherine paraît à la porte de l'autre pièce, elle regarde et écoute Ernest sans en être vue. )

ERNEST.

Qu'ai-je donc fait pour être repoussé par tous ceux que la nature me porte à respecter et à chérir. Hélas!... Je suis seul sur la terre!... Le sage Ladislas qui daigna former ma jeunesse, mon vertueux protecteur n'est plus!... Je n'avais que lui pour ami! voué dès ma naissance à l'oubli et au malheur... Ah! ma mère!... que vous avais-je donc fait pour être privé de vos caresses!... pour être repoussé de votre sein... Le ciel m'est témoin que ce ne sont point les grandeurs que je regrette!... que ne puis-je en faire de nouveau le sacrifice et jouir une seule fois de vos embrassemens...

CATHERINE, *à part, pouvant à peine contenir son agitation.*

Je n'en puis douter, c'est Ernest, c'est mon fils. Ah! combien je suis coupable...

ERNEST.

Malheureuse Catherine... tu as été bien punie de ton erreur!... tu fus accusée d'un forfait par celui que tu avais idolâtré. Mais le fils que tu as rejeté de tes bras, jure de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour prouver que tu étais innocente.

CATHERINE, *à part.*

Oh! je ne puis résister... ( *Ici Ernest se retourne et aperçoit Catherine.* )

ERNEST, *se levant.*

Que vois-je!... Qui êtes-vous, ma bonne?

CATHERINE, *à part.*

Contraignons-nous! ( *haut.* ) Je suis... Je suis la maîtresse de cette cabane, seigneur chevalier, et... je venais...

ERNEST.

Ah! pardonnez-nous d'être entrés dans votre demeure sans en avoir obtenu de vous la permission, mais accablés de fatigue...

CATHERINE.

Seigneur, une pauvre villageoise ne doit-elle pas se trouver trop heureuse d'être utile au fils de sa souveraine, au frère du grand duc de Lithuanie.

ERNEST, *surpris.*

Comment me connaissez-vous!... vous m'écoutiez donc?

CATHERINE.

Pardonnez mon indiscrétion en faveur du motif!... Je bénis le ciel qui vous a envoyé en ces lieux pour sauver votre frère d'une horrible trahison!...

ERNEST, *vivement.*

Que voulez-vous dire?

CATHERINE, *avec feu.*

Qu'un complot affreux menace les jours du Duc; c'est ici, dans ce lieu même qu'il doit s'exécuter; bientôt cette forêt sera investie par les Moldaves, votre frère doit y passer sans défiance, et les misérables comptent lui donner la mort.

ERNEST.

Grand Dieu...

CATHERINE.

Vous n'avez pas un moment à perdre si vous voulez sauver Léopold. Courez rejoindre vos braves soldats, sans eux votre courage serait inutile. La valeur ne peut rien contre le nombre, mais je ne doute pas que le ciel qui semble protéger votre frère, ne vous fasse revenir assez à temps pour sauver ses jours.

ERNEST.

Vous me faites frémir!... mais comment êtes-vous au fait de cet affreux complot?

CATHERINE.

Je ne puis maintenant vous en instruire, réveillez votre écuyer partez, vous dis-je, les momens sont précieux...

ERNEST.

Mais au moins qui êtes-vous? vos discours s'accordent mal avec vos vêtemens villageois, votre ton ..

CATHERINE.

Je suis... je suis une personne qui s'intéresse à votre frère; allez, Ernest, sauvez votre frère et séchez vos larmes, vous ne mourrez point sans jouir des embrassemens de votre mère.

ERNEST.

Que dites-vous?... Catherine existerait?...

CATHERINE.

Je ne puis vous en dire davantage

ERNEST.

Ah! par pitié, daignez m'apprendre...

CATHERINE.

Encore un moment et votre frère est perdu!...

ERNEST.

Je pars, puisque vous l'exigez! je ne sais quel pouvoir inconnu me force à vous obéir... (*Il va secouer le bras de son écuyer.*) Hermann!... Hermann!..

HERMANN, *se levant précipitamment.*

Me voici, seigneur.

ERNEST.

Suis-moi, il faut partir. (*à Catherine.*) Femme étonnante, qui veillez sur les fils de Catherine, laissez-moi du moins déposer sur

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL

cette main le tribut de ma reconnaissance.... (*Il lui baise la main.*)

CATHERINE.

Allez, ne perdez pas un instant.

Ernest s'éloigne enfin de Catherine et sort par la forêt, suivi d'Hermann.

Il est parti! puisse-t-il arriver assez à temps pour sauver Léopold! ô mon Dieu! je fus bien coupable; mais tu m'as pardonné, sans doute, puisque tu as permis que je jouisse des embrassemens de mon fils.

## SCENE VII.

### CATHERINE, ELISA, HUBERT.

Elisa et Hubert sortent de l'autre pièce.

CATHERINE, *allant au-devant d'eux.*

Partagez ma joie, mes amis, je viens de voir mon fils, mon cher Ernest!... Ah! combien il m'en a coûté pour maîtriser le cri de la nature!... mais il va revenir à la tête des troupes qu'il commande, et bientôt, je l'espère, Léopold lui devra la vie.

HUBERT.

Nous avons tout entendu, madame; ah! que vous avez bien fait de ne pas vous faire connaître; maintenant que vous êtes plus tranquille sur le sort du grand-duc, consentez, je vous en supplie à quitter cette cabane; vos jours ne sont point en sûreté ici!...

CATHERINE.

Non, mes amis, je ne quitterai pas cet asile. C'est dans ce lieu même que je veux confondre mon persécuteur. Oubliez-vous l'accusation qui pèse sur ma tête!... cet homme vendu à l'indigne Ponioski, ce misérable qui se rend au château, est le même, vous l'avez entendu, qui l'a déjà servi dans la conspiration dont je fus accusée d'être l'auteur. Il faut que cet homme soit contraint à faire l'aveu de son crime; il ne suffit point à Catherine que ses fils la croyent vertueuse, il faut, pour retablir sa gloire outragée, que son innocence éclate dans tout son jour.

ELISA.

Ah! ma chère maîtresse, je désire que votre espoir se réalise; mais je crains que ces vilains Moldaves ne viennent déranger tous nos projets.

CATHERINE.

Ma seule crainte, Elisa, est que les troupes conduites par Ernest n'arrivent trop tard au secours de Léopold!... si j'osais, Hubert, vous prier...

HUBERT.

Parlez, madame, vos moindres désirs sont des ordres pour celui qui s'est voué à servir une si belle cause.

CATHERINE.

Eh bien, Hubert, parcourez les environs de cette cabane, peut-être rencontrerez-vous quelques détachemens de Lithuaniens, vous les instruirez du danger de leur prince, et les amènerez en ces lieux.

HUBERT.

Quoi, madame, vous voulez que je vous laisse exposée à des périls sans nombre?

CATHERINE.

Hubert! c'est une mère qui attend de vous le salut de son fils.

HUBERT.

C'est à regret que je vous quitte, madame; mais vous l'ordonnez, j'obéis.

(*Il sort de la cabane et s'enfonce dans la forêt.*)

## SCENE VIII.

### CATHERINE, ELISA.

ELISA.

Ah! madame puissions-nous ne pas nous repentir d'être restées dans cette maudite forêt.

CATHERINE.

Rassures-toi, ma chère Elisa, un secret pressentiment me dit que bientôt tous mes malheurs seront effacés.

ELISA.

Hélas! je ne partage point votre espoir... je crois toujours entendre ces hommes épouvantables... (*Elle écoute. La musique fait entendre un bruit éloigné; puis il cesse.*) Tenez, madame,.. n'entendez-vous pas?

CATHERINE.

Je n'entends que le bruit du vent qui agite les arbres de la forêt. Calme ta frayeur, Elisa, et mettons tout notre espoir dans la providence qui n'abandonne jamais les infortunés; adressons lui nos prières C'est dans le sein de la divinité que l'on trouve la force de supporter ses maux. (*Elles se mettent à genoux dans la cabane.*)

## SCENE IX.

### Les Précédens, NORBERG, PIERRE, Moldaves.

*Pendant que Catherine et Elisa se mettent à genoux, dans la cabane. les Moldaves paraissent dans la forêt, et s'avancent doucement vers la cabane.*)

PIERRE.

Ainsi donc, nous avons fait une démarche inutile?

NORBERG.

Les prisonnières ne peuvent être fort éloignées, peut-être maintenant cherchent-elles quelqu'abri dans cette forêt.

PIERRE.

Chut!... j'entends du bruit dans la cabane.

*( Ils se baissent tous pour écouter, ce qui doit former tableau. )*

CATHERINE, *à genoux.*

Oh! mon dieu! protège des infortunés qui mettent en toi leur unique espérance, et jette sur nous un regard protecteur.

NORBERG, *bas aux autres.*

Ce sont elles.

CATHERINE, *comtemplant le portrait de son époux.*

Et toi, cher Adolphe, toi, qui du haut du séjour céleste veilles sans doute sur ton épouse et tes fils, éloigne de leurs têtes les poignards des assassins, et sauve-les des dangers qui les menacent.

*( Catherine tient à la main le portrait de son époux auquel elle adresse ses prières; pendant ce tems Norberg fait un signe aux Moldaves, ils entrent brusquement dans la cabane. Catherine et Elisa se retournent et jettent un cri. Catherine dans son effroi laisse tomber à terre le medaillon qu'elle tenait.)*

NORBERG, *avec force.*

Silence!... ou c'est fait de vous!..

CATHERINE.

Grand dieu! nous sommes perdues!...

NORBERG.

Allons, suivez-nous sans différer. *( Ils veulent les entraîner. )*

CATHERINE.

Non, vous ne m'arracherez pas de ces lieux!

PIERRE.

Pas de résistance, morbleu! elle serait inutile...

ELISA.

Par pitié!...

NORBERG.

Vos prières, sont superflues, suivez-nous, ou craignez tout de notre fureur.

CATHERINE.

Misérables!.. croyez-vous m'épouvanter?... Non, je ne quitterai ces lieux que morte!

NORBERG.

Eh bien, puisque vous nous y forcez. *( Il tire son poignard. )* Camarades, imitez-moi, exécutons les ordres de Ponioski.

*( Ils lèvent tous leurs poignards sur les deux femmes, qui tombent à genoux en jetant un cri. )*

ELISA.

Ah! épargnez ma maîtresse!...

CATHERINE.

Ne t'abaisse point à prier de tels monstres, Elisa; frappez!.... mais songez que l'éternel qui vous voit saura venger cet assassinat.

NORBERG.

C'est trop différer.

( *Il lève son poignard, les Moldaves l'imitent; ils vont frapper leurs victimes, lorsqu'on entend du bruit dans la forêt, les scélérats s'arrêtent et écoutent, le bruit approche.* )

NORBERG.

Chut! n'entendez-vous pas... On approche de cette cabane... ( *il sort, regarde dans la forêt et revient avec précipitation.* ) C'est le grand-duc lui-même.

CATHERINE.

Léopold!.. Oh! mon dieu! prends pitié de lui.

NORBERG.

Il n'y a pas un instant à perdre, il faut enlever ces femmes et les conduire aux avants-postes. Moi je vais courir au-devant de Torniousko. ( *Ils veulent s'emparer d'elles.* )

CATHERINE.

Non, nous ne vous suivrons pas.

( *Elles se dégagent, sortent de la cabane en criant: au secours, les Moldaves les rattrapent et les saisissent. La musique indique toujours l'approche du grand-duc.* )

CATHERINE, *appelant.*

Léopold! Léopold!...

ELISA.

Au secours! au secours.

NORBERG.

Etouffez ces cris!

( *On leur attache des mouchoirs sur la bouche, elles se débattent en vain; on les emporte, Norberg regarde avec crainte si Léopold arrive, ensuite il sort pour aller au-devant.* )

## SCENE X.

LEOPOLD, Officiers de sa suite.

( *Léopold entre, suivi de ses officiers; ils écoutent s'ils n'entendent plus rien.* )

LÉOPOLD.

C'est de ce côté que partaient les cris que nous avons entendus.. avançons...

UN OFFICIER.

Peut-être votre majesté s'expose-t-elle en pénétrant aussi avant dans l'épaisseur de la forêt.

LÉOPOLD.

Messieurs, lorsqu'il s'agit de secourir des infortunés, pourquoi un roi craindrait-il d'exposer sa vie plutôt qu'un simple particulier? Mais je n'entends plus rien, je ne sais si c'est une illusion, il m'avait semblé entendre appeler Léopold!... cette voix même ne m'était

pas inconnue. ( *après un instant de réflexion.* ) Quelle est cette habitation ? Entrons, peut-être y apprendrons-nous la cause de ces cris. ( *Il entre dans la cabane suivi de ses officiers.* ) Personne !... cette lumière prouve cependant que cette demeure est habitée... ( *à ses officiers.* ) Visitez cette chaumière. ( *les officiers entrent dans l'autre pièce.* ) Reposons-nous ici un moment. ( *il s'assied.* ) La rapidité avec laquelle je suis allé au devant de la princesse. . . . . ( *aux officiers qui reviennent.* ) Eh bien, messieurs ?

L'OFFICIER.

Nous n'avons vu personne, Prince.

LÉOPOLD.

C'est bien singulier ! quel est donc le maître de cette mystérieuse habitation ? ( *Il aperçoit le médaillon à quelques pas de lui.* ) Mais que vois-je ?... un médaillon !... ( *il le ramasse. Il s'approche de la lumière et reste frappé d'étonnement.* ) Grand dieu ! dois-je en croire mes yeux ! ( *à part.* ) Le portrait de mon père ! celui que Catherine portait constamment sur son cœur !... par quel hasard se trouve-t-il en ce lieu ? quel en était le possesseur ? Je me perds dans mes conjectures...

( *Il s'assied contre la table, et tombe dans de profondes réflexions en considérant le portrait.* )

LÉOPOLD, *à lui même.*

La découverte de ce portrait fait naître dans mon âme d'étranges soupçons !... cette voix qui tout-à-l'heure troublait le silence de cette forêt !... cette voix a retenti jusqu'à mon cœur. Grand dieu !... Catherine existerait-elle encore ? il faut sortir de cette incertitude. ( *Il se lève. Aux officiers* ) Suivez-moi, messieurs, et avant de rejoindre l'armée, parcourons tous les détours de cette forêt.

( *Il ouvre la porte de la cabane et sort suivi de ses officiers, les Moldaves qui se tenaient un peu à l'écart, les entourent en un instant.* )

TORNIOUSKO.

Rendez-vous, ou vous êtes morts !... ( *Tableau.* )

LÉOPOLD.

Grand dieu ! je suis trahi !

TORNIOUSKO.

Tu l'as dit, Léopold, la résistance serait vaine ; nous sommes en force, tu le vois.

LÉOPOLD *tirant son épée.*

Misérable ! tu vas apprendre à connaître Léopold !

TOUS LES OFFICIERS.

Nous mourrons tous pour vous défendre.

Léopold et ses officiers attaquent les Moldaves ; mais après un léger combat, ils sont désarmés et vaincus par le nombre.

LÉOPOLD.

O fureur ! Lâches, vous n'êtes point des guerriers, vous êtes des assassins !...

TORNIOUSKO *levant son sabre.*

Léopold, dis adieu au monde et au trône de Lithuanie ! (*On entend une marche guerrière.*)

LÉOPOLD.

Tremblez, scélérats, le ciel nous envoie des libérateurs.

UN MOLDAVE *accourant.*

Torniousko, préparons nous au combat, les Lithuaniens s'avancent en grand nombre vers nous.

LÉOPOLD *avec joie.*

Les Lithuaniens !...

TORNIOUSKO.

Nous saurons les recevoir !... (*A quelques Moldaves.*) Faites entrer les prisonniers dans cette cabane, vous en répondez sur vos têtes !...

On force Léopold et ses officiers à entrer dans la cabane ; des Moldaves en défendent la porte. On entend toujours la marche des Lithuaniens. Torniousko range ses Moldaves du côté de la cabane.

## SCENE XI.

Les Précédens, ERNEST, HERMANN, Lithuaniens.

*Ernest s'avance à la tête de ses troupes, ils font feu sur les Moldaves, ceux-ci ripostent. Le combat s'engage à l'arme blanche. Pendant la mêlée Ernest et Hermann s'avancent vers la cabane ; les Moldaves qui la gardent veulent les repousser, Ernest tire sur eux et les force à fuir. Il entre, délivre Léopold qui se jette dans ses bras ; pendant ce tems les Lithuaniens ont mis les Moldaves en pleine déroute.*

## SCENE XII.

LEOPOLD, ERNEST, HERMANN, Officiers, Lithuaniens.

LÉOPOLD.

Mon frère !... Mon cher frère, c'est à toi que je dois la vie !...

ERNEST.

Ah ! je remercie le ciel de m'avoir permis d'arriver assez à tems pour te sauver !...

HERMANN.

Prince, les Moldaves sont vaincus ; ils fuyent de toutes parts.

LÉOPOLD.

Mais qui s'avance vers nous ?...

HERMANN.

C'est le seigneur Ponioski.

## SCENE XIII.

Les Précédens, PONIOSKI, Lithuaniens.

(*Ponioski s'avance, feignant la plus grande inquiétude, et dissimulant sa colère.*)

PONIOSKI

Qu'ai-je entendu, mon prince !... Le bruit des armes m'a conduit en ce lieu ; auriez-vous couru quelque danger ?

LÉOPOLD.

Ah ! Ponioski, sans la valeur de mon cher Ernest, et le courage de ces braves guerriers, j'allais périr victime d'une infâme trahison ! Les Moldaves remplissaient cette forêt !... Mais par quel hasard, Ernest, est-tu venu si à propos à mon secours ?

ERNEST.

Ce n'est point un hasard, mon frère ; mais n'avez-vous donc trouvé personne dans cette chaumière ?

LÉOPOLD.

Personne ; pourquoi cette question ?

ERNEST.

Grand dieu !.. Serait-elle partie !...

PONIOSKI *à part.*

Je tremble ! aurait-il rencontré Catherine !...

LÉOPOLD.

Que veux-tu dire, Ernest, explique-toi.

ERNEST.

En quittant le château de la forêt pour rejoindre mes compagnons d'armes, je m'arrêtai quelques instans dans cette cabane, j'y vis une femme qui, sous l'habit d'une simple villageoise, semblait cacher une personne de la plus haute distinction. C'est elle qui m'avertit du danger qui vous menaçait, qui m'apprit le complot formé contre vos jours. C'est à elle enfin, bien plus qu'à moi, que vous devez la vie !...

LÉOPOLD.

Quel mystère !...

PONIOSKI *avec inquiétude.*

Et... Vous a-t-elle nommé les auteurs de cet infâme complot ?

ERNEST.

Non !... Elle me força de la quitter sans avoir le tems d'en apprendre davantage !...

PONIOSKI *à part.*

Je respire !...

LÉOPOLD.

Ce que tu viens de me dire, Ernest, redouble mon étonnement ! Apprenez, mes amis, quelle découverte j'ai faite dans cette cabane : en jetant par hasard les yeux autour de moi, j'apperçois ce

médaillon... (*Il leur montre.*) Jugez de ma surprise ! en reconnaissant le portrait d'Adolphe de Kesler, notre père !... Celui que Catherine portait sans cesse à son col !...

ERNEST.

Grand dieu !...

PONIOSKI *à part.*

Plus de doutes; c'était elle !...

LÉOPOLD.

Comment ce portrait s'est-il trouvé en ces lieux, l'aurait-on ravi à Catherine !... ou plutôt elle-même !... Ponioski, vous étiez à Troki lors de la mort de la duchesse, vous êtes bien certain...

PONIOSKI.

Hélas ! prince, il n'est que trop prouvé que Catherine de Courlande n'est plus ! Ce portrait pouvait lui appartenir. On le lui aura enlevé sans doute, lors de sa détention !... Je l'ignore !... Ce ne peut être que par le concours de circonstances fort simples, mais dont nous ne connaissons pas la cause, que ce médaillon s'est trouvé en ce lieu.

ERNEST.

Pourquoi cette femme n'est-elle plus ici !... Elle nous expliquerait sans doute ce mystère !...

LÉOPOLD.

Peut-être aussi nous découvrirait-elle les auteurs du complot tramé contre mes jours !...

PONIOSKI.

Prince, si Catherine existait encore... Il serait facile de deviner...

ERNEST.

Qu'osez-vous dire, Ponioski !... Vous accuseriez la duchesse de ce nouveau forfait !...

PONIOSKI.

Moi !... Seigneur !... Je m'en garderais bien !... Ne suis-je pas certain d'ailleurs que Catherine n'existe plus. (*A part.*) Que n'est-ce la vérité ? Mais j'apperçois Norberg... (*A part.*) Que vient il m'apprendre !...

## SCENE XIV.

Les Précédens NORBERG.

NORBERG *à Léopold.*

Prince, les Moldaves que vous avez mis en déroute, se rallient de toutes parts; ils dirigent leur marche vers le château de la forêt, leur intention paraît être de le surprendre et de s'en emparer.

LÉOPOLD.

Il faut prévenir leur dessein ! Ernest, c'est toi et les braves que tu commandes, que je charge de poursuivre les Moldaves, pendant que je vais à la tête de mes Lithuaniens, attaquer le camp de Mar-

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives

leskoff, qui, privé d'une partie de ses troupes, ne pourra nous opposer qu'une faible résistance. Ne leur laissons pas le tems de se rallier; chassons les du camp qu'ils ont établi près de cette forêt, et que le lever de l'aurore éclaire le triomphe de nos armes et la défaite de nos ennemis : marchons !

(*Ils sortent tous, Léopold d'un côté, et Ernest avec ses chevaliers de l'autre.*)

*Fin du second acte.*

# ACTE III.

*Le théâtre représente le camp des Moldaves, en deçà de la Dwina. Des tentes sont placées à droite et à gauche; la Dwina traverse le fond de la scène. On a établi dessus un pont; des redoutes et des sentinelles sont placés à la tête du pont. Des bastions sont établis à droite et à gauche, des pièces de canons sont placés en batterie devant la rivière; des feux sont allumés en divers endroits du camp. Sur le devant à droite, une petite tente dont on voit l'intérieur, plus loin un tronc d'arbre.*

## SCENE PREMIÈRE.

TORNIOUSKO, MOLDAVES.

*Au lever de la toile il fait nuit, la scène n'est éclairée que par les feux; des soldats sont endormis çà et là dans le camp; leurs fusils sont placés en faisceaux. Des sentinelles se promènent sur le pont et dans le camp. A gauche est la tente de Marleskoff; une sentinelle est placée devant. Torniousko est assis sur l'affut d'un canon. Un Moldave est couché à terre au pied d'un tronc d'arbre.*

UN MOLDAVE.

Eh bien, capitaine, êtes-vous un peu remis de la fatigue...

TORNIOUSKO.

Morbleu la fatigue n'est rien; mais la honte d'avoir été vaincu

c'est-là ce que je ne puis me pardonner !... (*Il se lève et s'avance sur la scène.*)

LE MOLDAVE (*se levant aussi.*)

Eh ! ce n'est pas de votre faute, ni de la mienne ! nous nous sommes battus comme des lions, mais ces maudits Lithuaniens; ah ! les enragés, comme ils y allaient !...

TORNIOUSKO.

L'expédition n'a pas été heureuse !

LE MOLDAVE

Il s'en faut !... Nous devions prendre Léopold, et c'est nous qui avons manqué d'être pris !

TORNIOUSKO.

Marleskoff n'est pas content !

LE MOLDAVE.

Qu'il s'en prenne à son Ponioski ; l'affaire était sûre, Léopold à nous, toute la Lithuanie et le duché de Courlande en notre pouvoir... à en croire ce fameux coquin !... Mille bombes ! .. quand on se mêle de trahir son pays, on s'y prend plus adroitement.

TORNIOUSKO

Ah ! je ne lui pardonnerai jamais l'affaire de cette nuit !

LE MOLDAVE.

On dirait, ma foi ! qu'il a voulu nous faire tomber dans un piège !

TORNIOUSKO (*mettant la main sur la poignée de son sabre.*)

Si je le croyais !.., il ne mourrait que de ma main !

LA SENTINELLE du pont.

Qui vive ?

PIERRE (*en dehors.*)

Moldaves.

## SCENE II.

Les Précédens, PIERRE, CATHERINE, ELISA, MOLDAVES.

*Les six Moldaves paraissent au bout du pont, ils portent dans leurs bras Catherine évanouie, Elisa marche auprès d'elle. Pierre à la tête ; il passe le premier, donne le mot d'ordre à la sentinelle et fait passer son monde. Ils traversent le pont et arrivent dans le camp.*

TORNIOUSKO.

Eh ! c'est Pierre !...

PIERRE.

Lui-même, camarade.

TORNIOUSKO.

Que nous amènes-tu là ?... Ce sont des femmes, je crois !

PIERRE.

Oui, ce sont des femmes.

TORNIOUSKO.

Que diable en veux-tu faire ici ?

PIERRE.

Moi !... rien absolument !...

TORNIOUSKO.

Ignores-tu que Marleskoff a défendu qu'il en vienne dans le camp ?

PIERRE.

Non ! mais pour celles-ci, il lèvera la consigne.

TORNIOUSKO.

Tu crois ?

PIERRE.

J'en réponds!... elles nous ont causé assez d'embarras, ma foi ; obligé de nous cacher dans la forêt, pour éviter la rencontre des Lithuaniens ! nous avions toutes les peines du monde à les empêcher de crier !.. il y a deux heures que nous serions ici, sans les précautions qu'il nous a fallu prendre !

TORNIOUSKO *(s'approche de Catherine.)*

Mais en voici une qui a l'air d'être morte....

PIERRE.

Oh ! que non, ce n'est rien que ça ! elle n'y pensera plus tout-à-l'heure !...

ELISA ( *e suivant.* )

Par pitié ! donnez quelques secours à cette infortunée !...

PIERRE.

Allons, silence !

TORNIOUSKO.

Qui donc t'a ordonné d'amener ces femmes parmi nous ?

PIERRE.

Ponioski.

TORNIOUSKO.

Que veut-il en faire ?

PIERRE.

Je l'ignore; mais bientôt, sans doute, il vous l'apprendra. Je vais tâcher de rejoindre Norberg. et l'instruire du succès de notre expédition.

TORNIOUSKO, *à part*

Et moi, prévenir Marleskoff de l'arrivée de ces femmes.

(*Pierre repasse le pont et s'éloigne ; Torniousko sort d'un autre côté*).

## SCÈNE III.

CATHERINE, ELISA, soldats.

( *Catherine est encore évanouie : Elisa cherche à la ranimer.* )

ELISA.

Ma chère maîtresse !... les barbares! dans quel état ils l'ont laissée... Malheureuse Catherine ! faudra-t-il donc te voir mourir

sans pouvoir te donner le moindre secours! O ma souveraine! Elisa ne vous survivra pas! ( *Catherine fait quelques mouvemens* ). Mais elle paraît revenir à l'existence.... O mon Dieu! ne nous abandonne pas!... ( *Catherine ouvre les yeux.* ) Elle est sauvée!...

CATHERINE, *regardant autour d'elle.*

Où suis-je? ma chère Elisa!

ELISA.

Ah! ma bonne maîtresse! combien je craignais pour vos jours!... mais vous m'êtes enfin rendue!...

CATHERINE.

Craignais-tu de me voir mourir? l'existence est-elle donc un bien pour moi?... Mais en quel lieu les barbares nous ont-ils conduites?

ELISA.

Dans le camp des Moldaves, madame. Les misérables qui nous emmenaient viennent de vous déposer ici, et vous êtes environnée de soldats.

CATHERINE.

Malheureuse Catherine! quel est le sort qui t'attend? Et toi, ma chère Elisa, toi qui ne m'as pas quittée depuis ma disgrâce, qui as partagé ma captivité, mes malheurs et mes dangers, faudra-t-il donc que je t'entraîne avec moi dans l'abîme où les monstres veulent me précipiter?

ELISA.

Ne vous abandonnez pas au désespoir, madame, Hubert n'a pas été pris avec nous, peut-être trouvera-t-il quelque moyen pour nous sauver.

CATHERINE.

Que peut-il seul contre les misérables qui nous entourent?

ELISA.

Ne nous a-t-il pas fait sortir de ce vilain château où nous étions renfermées depuis trois ans? peut-être...

CATHERINE.

Non, non, Ponioski ne laissera pas échapper ses victimes. Hélas! ma plus grande crainte est que Léopold ne soit tombé sous les coups de ses assassins!... Mais j'entends du bruit.

ELISA.

Ecoutons.

LA SENTINELLE *qui est devant la tente du prince.*

Marleskoff.

(*A ce cri tous les soldats se lèvent, courent à leurs armes et se mettent en rang.* )



VILLE DE PARIS - 1ES - STAT

## SCENE IV.

Les précédens, MARLESKOFF, TORNIOUSKO, Officiers, Moldaves.

MARLESKOFF *arrive par le pont suivi des officiers ; les soldats présentent les armes.*

MARLESKOFF.

Où sont ces femmes, Torniousko ?

TORNIOUSKO.

Dans cette tente, prince.

MARLESKOFF.

Et c'est Ponioski qui nous les envoie?

TORNIOUSKO.

Lui-même. Il paraît que leur possession est pour lui d'un grand prix.

MARLESKOFF.

Sais-tu qui elles sont ?

TORNIOUSKO.

Je l'ignore.

MARLESKOFF.

Je vais les interroger. (*A Catherine.*) Qui es-tu ?

CATHERINE.

Une infortunée victime du barbare Ponioski !

MARLESKOFF.

Cette femme qui t'accompagne ?

CATHERINE.

C'est mon unique amie; son seul crime est d'avoir voulu partager mes maux.

MARLESKOFF.

Quel est ton nom?

CATHERINE.

Que t'importe !

MARLESKOFF.

Sais-tu à qui tu parles?

CATHERINE.

Je sais que tes sujets tremblent devant toi! que partout où tu parais tu répands l'épouvante ! je sais que le carnage, la désolation et la mort accompagnent tes pas! C'est te dire assez que je n'ignore pas qui tu es Marleskoff.

MARLESKOFF.

Quelle audace! Eh bien! puisque tu me connais, tu dois savoir le sort qui t'attend, si tu oses me résister ?

CATHERINE.

Je ne crains rien! la mort serait pour moi un bienfait! Cette raison t'empêchera de me la donner.

MARLESKOFF, *bas à Torniousko.*

Le courage de cette femme m'étonne. ( *A Catherine.* ) Tu refuses donc de m'apprendre qui tu es ?

CATHERINE.

Tu le sauras assez tôt pour mon malheur ?

MARLESKOFF.

Comment es-tu tombé entre les mains de Ponioski ?

CATHERINE.

Par la plus affreuse trahison ?

MARLESKOFF.

Quel motif l'engage à te persécuter ?

CATHERINE.

La vengeance et le désir de commettre un crime de plus.

MARLESKOFF.

Tu l'as donc offensé ?

CATHERINE.

On offense les scélérats lorsqu'on refuse de partager leurs crimes et de servir leurs coupables desseins.

MARLESKOFF.

Sais-tu quels sont ses projets en t'envoyant dans ce camp ?

CATHERINE.

Je l'ignore, mais quelques soient les maux qu'il me prépare, je saurai les braver.

MARLESKOFF.

Mais quel est ce bruit?

LA SENTINELLE DU PONT.

Qui vive?

NORBERG, *à la tête du pont.*

Envoyéde Ponioski. ( *Il passe.* )

MARLESKOF.

Ah!... que vient-il nous apprendre ?

## SCENE V.

Les Précédens, NORBERG, PIERRE.

Norberg, suivi de Pierre, passe le pont, et arrive devant Maleskoff.

MARLESKOFF.

Que nous veux-tu? sais-tu bien que ton maître a failli me faire perdre mes bravés Moldaves; il devait me livrer Léopold, et Léopold les a vaincu.

CATHERINE, *avec ivresse.*

Mon fils est sauvé ... oh ! mon dieu, je te rends grâces!...

MALESKOFF, *vivement.*

Qu'entends-je !... tu serais!...

CATHERINE.

Catherine de Courlande; oui, je suis cette princesse infortunée, morte depuis trois ans aux yeux de l'univers par la perfidie d'un courtisan ambitieux.

MARLESKOFF, *à part, avec joie.*

Catherine de Courlande!... heureux hazard. ( *à Norberg.*) Dit-elle vrai, Norberg?

NORBERG.

Oui, prince, c'est la duchesse de Lithuanie qui est devant vos yeux.

MARLESKOFF.

Ah! je ne m'étonne plus si ton maître!... mais parle, quel motif t'amène devant moi?

NORBERG.

Je viens vous apprendre que Léopold marche vers ces lieux à la tête de ses Lithuaniens; préparez-vous à le recevoir, j'ai déjà eu l'adresse de séparer le prince des troupes que commande son frère, le grand duc croit vous surprendre, profitez de son erreur, mon maître l'accompagne; la victoire vous sera facile.

CATHERINE.

Le misérable! il livre son prince et sa patrie.

MARLESKOFF, *à Catherine.*

Tu as raison, c'est un scélérat. (*à Norberg.*) Il suffit, nous profiterons de tes avis.

NORBERG.

Veuillez m'indiquer un endroit où je puisse conduire les prisonnières, je dois me charger de leur garde.

MARLESKOFF, *d'un air ironique.*

Sois tranquile!... je sais ce que j'ai à faire, et je n'ai pas besoin de toi pour les garder.

NORBERG, *avec mécontentement.*

Mon maître m'a ordonné de ne point les quitter.

MARLESKOFF.

Que m'importe les ordres de ton maître! ce sont les miens qu'il faut suivre.

NORBERG.

Oubliez-vous, prince, que ces femmes appartiennent à Ponioski?

MARLESKOFF.

Oublies-tu qu'elles sont dans mon camp, et que personne que moi n'a le droit de commander ici.

NORBERG.

Mais seigneur...

MARLESKOFF.

Silence!... qu'entends-je... ( *On distingue dans l'éloignement le bruit d'une marche de guerriers.*)

LA SENTINELLE DU PONT.

Les ennemis s'avançent vers nous.

MARLESKOFF.

Nous saurons les recevoir!... (*il parle bas à Torniousko, puis dit haut.*) Conduisez ces femme dans cette tente que je vois là-bas.

NORBERG, *à part.*

Ne les perdons pas de vue.

On enmène Catherine et Elisa dans une des tentes à gauche ; Norberg les suit de loin. On entend toujours la marche des troupes dans l'éloignement.

## SCENE VI.

MARLESKOFF, TORNIOUSKO, Moldaves.

MARLESKOFF, *aux officiers.*

Léopold s'avance, profitons des avis qui nous sont donnés. Qu'il parvienne jusqu'ici sans avoir éprouvé aucune résistance, qu'on relève toutes les sentinelles, laissons lui la plus parfaite sécurité ; feignons d'avoir abandonné notre camp, et fondons sur lui au moment où il se croira maître du champ de bataille. Le jour commence à paraître, exécutez mes ordres, éteignez ces feux, et soyez attentifs au signal.

Marleskoff donne ses ordes on relève les sentinelles, on roule et l'on cache les pièces de canon qui étaient devant la rivière, on éteint les feux, les troupes se retirent et se tiennent en embuscade. Le camp paraît abandonné, le petit jour paraît.

## SCENE VII.

Les Précédens cachés, LEOPOLD, PONIOSKI, Lithuaniens.

*Léopold et Ponioski paraissent au bout du pont à la tête des Lithuaniens. Les soldats marchent en silence, la bayonnette en avant. Ils s'arrêtent au milieu du pont.*

LÉOPOLD, *sur le pont.*

Je n'entends rien !... eh ! quoi, aucune sentinelle ne garde ce poste.

PONIOSKI.

Permettez-moi, prince, d'avancer seul d'abord, et d'examiner si cette tranquillité apparente ne cache point quelque piège. (*il descend le pont, arrive dans le camp et feint d'examiner de toutes parts A part.*) Les Moldaves ne sont pas loin... (*Retournant vers le pont.*) Avancez sans défiance, les ennemis ont abandonné leur camp.

Léopold descend le pont à la tête de ses troupes, lorsqu'elles ont toutes passé le pont on entend retentir de toute part le cri Victoire !... au même moment les Moldaves paraissent et enveloppent les Lithuaniens.

LÉOPOLD.

Oh ! trahison !... Soldats, imitez-moi !...

Léopold tire son épée et veut combattre, après une légère résistance les Lithuaniens sont vaincus. Léopold est désarmé par Torniousko et par Ponioski.

LÉOPOLD, *à Ponioski qui lui arrache son épée.*

Que fais-tu, malheureux!... tu livres ton prince.

PONIOSKI.

Dès ce moment, tu ne l'es plus.

LÉOPOLD.

O perfidie!...

PONIOSKI, *à Marleskoff en lui donnant l'épée de Léopold.*

Eh bien, Marleskoff, es-tu content de moi.

MARLESKOFF.

Oui!... je n'attendais pas moins de ton caractère, et tu remplis l'idée que je m'étais faite de toi.

PONIOSKI.

Je t'avais promis de te livrer Léopold, j'ai tenu ma promesse.

LÉOPOLD.

Scélérat! tu me trahissais.

MARLESKOFF.

Depuis long-temps! je t'en réponds.

PONIOSKI, *à Marleskoff.*

Je t'ai servi comme je le devais; c'est à toi, maintenant, à te rappeler nos engagemens.

MARLESKOFF.

Sois tranquille! je te récompenserai comme tu mérites de l'être. (*à ses soldats.*) Soldats, conduisez les prisonniers. (*aux officiers.*) Suivez-moi, braves compagnons, j'ai des ordres à vous donner. (*A Ponioski.*) Attendez-moi en ces lieux, Ponioski. (*A Léopold.*) Je vous laisse avec votre favori, prince, profitez de ses conseils, vous ne pouvez mieux placer votre confiance.

(*Marleskoff sort en faisant signe à Torniousko de veiller sur Léopold.*

## SCÈNE VIII.

LEOPOLD, PONIOSKI, NORBERG, TORNIOUSKO, Moldaves.

LÉOPOLD, *à part.*

Malheureux Léopold!... à quel monstre tu étais livré.

PONIOSKI, *bas à Norberg qui entre.*

Eh bien, Norberg?

NORBERG.

Catherine est dans ce camp, mais Marleskoff a refusé de la confier à ma garde Cependant j'ai suivi ses conducteurs, et je sais en quel lieu est la duchesse.

PONIOSKI.

Marleskoff ne peut rien sur Catherine, c'est à moi d'en disposer, vas la chercher et amène là en ces lieux. (*Norberg sort.*) (*avec ironie.*) Eh quoi, Léopold, tu n'es pas revenu de ta surprise!... je t'en ménage une autre, cependant, à laquelle tu t'attends encore moins!... tu verras bientôt tout ce que j'ai fait pour toi.

LEOPOLD.

Misérable ! . . . tu oses outrager ton prince ! après l'avoir vendu à ses ennemis ! . . . mais quel motif t'a porté à cette action infâme ?

PONIOSKI.

L'Ambition et la vengeance. Je voulais régner sur la Lithuanie, la duchesse, ta mère, a refusé mon hommage ; mais elle a payé cher cet outrage . . . accusée, avilie, par ce fils qu'elle adorait.

LÉOPOLD.

Grand dieu ! . . . Catherine était innocente.

PONIOSKI.

Oui, elle l'était, que cette nouvelle augmente, s'il se peut, ton supplice; apprends qu'Ethevina et moi fumes les seuls auteurs de la prétendue conspiration contre tes jours.

LÉOPOLD.

Barbares ! .. et j'ai pu servir vos desseins... J'ai cru Catherine coupable... Ah ! je mérite mon sort ; le fils qui accusa sa mère est indigne de régner.

PONIOSKI.

Calme ton désespoir, Léopold, cette mère que tu regrettes si vivement, que tu crois depuis trois ans ensevelie dans la tombe.. elle existe encore.

LEOPOLD.

Grand dieu ! il se pourrait !... Catherine respire!

PONIOSKI.

Dans ce lieu même.

LEOPOLD.

N'est-ce point une nouvelle perfidie ?

PONIOSKI.

Tu vas la voir, j'ai voulu vous réunir pour jamais . . . la voici.

## SCENE IX.

Les Précédens, CATHERINE, NORBERG.

PONIOSKI, *avec ironie.*

Venez, Catherine, venez embrasser ce fils digne de votre amour ! . .

LEOPOLD, *se jettant aux genoux de Catherine.*

Ma mère ! . . .

CATHERINE, *le forçant à se relever.*

Cher Léopold ! ce n'est point à mes pieds, c'est sur mon cœur que tu dois te placer. ( *Léopold se jette dans ses bras.* )

LEOPOLD.

Ah ! je suis indigne de votre tendresse.

CATHERINE.

Tu es malheureux Léopold ! ta mère oublie que tu fus coupable.

LEOPOLD.

Vous que je croyais avoir perdu pour jamais . . .

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL - Archives - Archief

CATHERINE.

Tu vois l'auteur de tous nos maux ! je fus trois ans prisonnière de ce monstre !...

PONIOSKI.

Eh ! quoi, c'est Catherine de Courlande, cette femme si impérieuse, si fière de ses droits, c'est elle qui pardonne avec tant de bonté à ce fils qui l'a repoussée, privée de son rang !...

CATHERINE.

Misérable ! si Léopold ne t'avait pas eu près de lui, jamais il n'aurait oublié ses devoirs ; tes conseils perfides l'ont séduit, ta présence l'entraînait vers le crime, ton souffle impur corrompt l'air, tes regards empoisonnent tout ce qui t'entoure.

PONIOSKI.

Femme audacieuse !. . . vous osez encore me braver ! oubliez-vous que vous êtes en mon pouvoir et que je puis d'un mot vous faire donner la mort ? . .

LEOPOLD.

Monstre ! cette cruauté est bien digne de toi !... mais tremble que le ciel, lassé de tes crimes, ne nous envoie des vengeurs.

PONIOSKI.

Ces clameurs me fatiguent à la fin ! tu vas voir si je redoute les menaces. (*à Tourniousko.*) Soldats, saisissez cette femme, qu'elle soit liée à cet arbre et immolée à ma vengeance.

LEOPOLD, *pressant sa mère dans ses bras.*

Barbare !... on ne l'arrachera pas de mes bras.

PONIOSKI, *à Torniousko.*

Obéissez !... (*les Moldaves ne bougent pas.*) avez-vous entendu mes ordres ?

TORNIOUSKO.

Qui t'a permis de nous en donnner ?

PONIOSKI.

Cette femme est ma prisonnière, j'ai le droit d'ordonner de son sort.

TORNIOUSKO.

Tu es le maître de commander des crimes ; mais non pas de nous les faire exécuter.

LEOPOLD.

Tu le vois, Ponioski, ta scélératesse est si grande qu'elle fait horreur à nos ennemis.

PONIOSKI, *avec fureur.*

Lâches ! vous refusez de m'obéir !. . . eh bien ! je saurai moi-même. . .

(*Il tire son poignard et s'avance sur Catherine, Léopold la couvre de son corps, Torniousko arrête Ponioski en le menaçant avec son sabre qu'il lui met contre la poitrine.*)

TORNIOUSKO.

N'avance pas ! morbleu ! ou je te coupe en deux.

PONIOSKI.

Misérable ! tu oses. . .

TORNIOUSKO.

Te passer mon sabre au travers du corps si tu fais un pas de plus!...

PONIOSKI.

Mais j'entends Marleskoff, tu vas recevoir le prix de ton insolence.

## SCENE X.

Les Précédens, MARLESKOFF, Officiers, Soldats.

(*Marleskoff sort de la tente suivi de ses officiers.*)

MARLESKOFF.

Que signifie ce bruit. (*Aperçevant Catherine.*) Pourquoi cette femme est-elle ici ?

PONIOSKI.

Marleskoff, tu n'ignores point que cette femme m'appartient ; c'est moi qui l'ai fait conduire en ce lieu. Je suis le maître de disposer de son sort, j'ai ordonné à ce Moldave de la faire attacher à cet arbre, il a osé me résister.

MARLESKOFF, *avec force.*

Il a bien fait !

PONIOSKI.

Comment...

MARLESKOFF.

Oui, il a suivi mes ordres.

TORNIOUSKO.

Il voulait la frapper, et je m'y suis opposé.

MARLESKOFF.

La frapper !... de quel droit dans mon camp !... Ponioski, cette femme t'appartient, dis-tu, tu te trompes!... cette femme est Catherine de Courlande, et mérite bien par son rang, que Marleskoff la distingue de la foule de tes victimes. J'ai des vues sur elle, et dès cet instant je t'engage à te désister de toutes tes prétentions à son égard.

PONIOSKI.

Eh! quoi, c'est ainsi que tu récompenses mes services !... Et lorsque je te livre Léopold, tu refuses de me rendre Catherine ?

MARLESKOFF.

Tes services !... tu as donc oublié, Ponioski, que l'on se sert de la trahison, mais qu'on méprise les traîtres !

PONIOSKI, *à part.*

O fureur !...

MARLESKOFF.

Pouvais-tu te flatter que maître de Catherine de Courlande et du grand-duc de Lithuanie, je les abandonnerais à ta vengeance ! ne sais-tu pas que partout Marleskoff commande et veut être obéi. Ecoute et sois témoin de mes volontés. (*à Léopold.*) Léopold, tu es mon prisonnier.

LEOPOLD.

Je le sais, mais tu ne peux te vanter d'un triomphe que tu ne dois qu'à la plus infâme trahison!...

MARLESKOFF.

N'importe de quelle manière! tu es en ma puissance, et la jeune duchesse de Livonie, privée de son défenseur, ne tardera pas à recevoir mes loix. Nous combattions tous deux pour elle, Léopold, je suis vainqueur, et je te la cède.

LEOPOLD ET CATHERINE, *ensemble.*

Se pourrait-il!

PONIOSKI, *à part.*

Qu'entends-je?

MARLESKOFF.

Mais c'est à une condition!

LEOPOLD.

Quelle est-elle?

MARLESKOFF.

C'est de toi, Catherine, que vont dépendre l'existence et le bonheur de ton fils.

CATHERINE.

De moi!...

MARLESKOFF.

Ecoute : ce n'est point l'amour qui me fesait combattre Léopold, ce n'est point la jeune Héléna que j'ambitionnais, maisbien ses états que je voulais joindre à ceux que je possède. Tu passais pour morte, Catherine, ton fils ainsi que moi, ignorions ton existence; mais tu respires et mes projets sont changés; je veux te remettre sur le trône de Lithuanie, deviens mon épouse, que Léopold te cède ses droits, c'est à ce prix que je lui rends Héléna et le duché de Livonie.

CATHERINE.

Marleskoff, apprends à connaître Catherine, elle préféra de tous tems la mort à la honte. Comment peux-tu croire qu'elle consentirait à devenir ton épouse, en dépouillant son fils du trône qui lui appartient. Non! fais-moi conduire au supplice; j'y suis résignée, mais n'attends pas de moi une action indigne de la fille de Frédéric IV., de la veuve d'Adolphe de Kettler.

MARLESKOFF.

Tu refuses mes offres! tu oublies donc Que c'est le seul moyen de sauver Léopold?

CATHERINE.

Mon fils ne saurait vouloir d'une existence que je lui aurais conservée aux dépens de l'honneur.

LEOPOLD.

Non, Marleskoff, nous n'accepterons pas une paix que tu nous proposes à des conditions aussi honteuses! si la duchesse avait consenti à devenir ton épouse, elle ne m'aurait point pour cela sauvé l'existence, car je me serais percé de coups à ses yeux, plutôt que d'être témoin de son déshonneur. Va porter ces tristes

le carnage et la mort, vas ravager un pays malheureux, mais n'attends pas de moi une renonciation au trône que j'occupe, la Lithuanie sera détruite, je mourrai! je le sais!... mais je mourrai roi, et les Lithuaniens ne verront jamais en toi qu'un usurpateur et un tyran.

MARLESKOFF.

Vous refusez ma proposition, tremblez tous de ma vengeance!...

PONIOSKI, *à part.*

Je triomphe! (*On entend le pas de charge dans l'éloignement.*)

## SCENE XI.

Les Précédens, PIERRE.

PIERRE, *accourant sur le pont en criant.*

Aux armes! aux armes!...

MARLESKOFF.

Pourquoi ces cris!...

PIERRE.

Les Lithuaniens s'avancent à marche forcée, ils sont en grand nombre, les villageois et tous les hommes en état de porter les armes les accompagnent, le vaillant Ernest est à leur tête!...

LEOPOLD ET CATHERINE.

Oh! bonheur!...

MARLESKOFF.

Nous saurons les recevoir. (*à Torniousko.*) Emmenez les prisonniers, qu'ils soient gardés séparément, vous en répondez sur vos têtes!...

(*On entraine Léopold, Catherine se jette dans ses bras, on les sépare, Léopold est conduit dans une tente à gauche, Catherine dans celle à droite, on place devant des sentinelles. On entend le pas de charge qui approche sensiblement.*)

MARLESKOFF.

Préparons-nous au combat! Aux armes, soldats.

(*Le pas de charge approche, Mareskoff donne ses ordres, on roule les canons devant la rivière, les canoniers braquent des pièces de chaque bastion; on se prépare à disputer le passage du pont.*)

## SCENE XII.

Les Précédens, ERNEST, HUBERT, HERMANN, Lithuaniens.

(*Les Lithuaniens paraissent au bout du pont et sur l'autre rive, la canonade commence de chaque côté; on se dispute le passage du pont, la fusillade devient terrible. Après une longue résistance, les Moldaves sont repoussés et les Lithuaniens paraissent dans le camp; alors le combat s'engage partout, la mêlée devient*

*générale. Les Lithuaniens s'emparent des batteries des Moldaves, on se bat à l'arme blanche, dans le camp, sur le pont et sur l'autre rive. Hubert, qui a été un des premiers à pénérer dans le camp, délivre Léopold, auquel il donne un sabre. Léopold se met alors à la tête des combattans. Pendant ce tems, Ponioski qui s'aperçoit que l'avantage penche du côté des Lithuaniens, s'avance vers la tente de Catherine, il veut y pénétrer, la sentinelle résiste, il l'étend à ses pieds d'un coup de pistolet, il pénètre dans la tente, lève son sabre sur Catherine et va la frapper, lorsque Ernest, qui suivait des yeux Ponioski, entre dans la tente assez à tems pour parer le coup destiné à sa mère, désarmer Ponioski, et l'étendre mort à ses pieds. Pendant ce tems la victoire s'est décidée pour Léopold, les Moldaves et Marleskoff sont mis en fuite et dans une déroute complette.* )

## SCENE XIII.

CATHERINE, LEOPOLD, ERNEST, HUBERT, ELISA, Lithuaniens.

( *Léopold revient victorieux, Ernest amène Catherine qu'il vient de sauver et Hubert, Elisa qu'il a délivrés.* )

LÉOPOLD.

Nous sommes vainqueurs ! Marleskoff fuit avec les faibles restes de son armée; il délivre ce pays de son odieuse présence.

ERNEST.

Et l'infâme Ponioski a reçu le prix de ses forfaits. O ! ma mère, j'ai sauvé vos jours, mais c'est à cet homme courageux ( *montrant Hubert.* ) que nous devons tous ce bonheur, c'est par lui que j'ai appris vos malheurs, votre captivité, et les dangers qui vous menaçaient.

CATHERINE.

Brave Hubert! comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

HUBERT.

J'ai fait mon devoir, j'ai sauvé mon prince et ma patrie.

LÉOPOLD.

Ma mère, mon cher Ernest, me pardonnez-vous mon erreur et mes odieux soupçons?

CATHERINE.

Oublions ce qui s'est passé. Ernest, tu as retrouvé une mère qui mettra désormais tous ses soins à te prouver sa tendresse. Que rien, mes enfans, ne trouble à l'avenir une aussi douce union ; c'est en devenant témoin de votre bonheur, que Catherine oubliera les maux qu'elle a soufferts.

FIN.

VILLE DE BRUXELLES
Archives - Archief